

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

UNE DRAMATURGIE DE L'INDIVIDU HYPERMODERNE
SUIVI DE *BRUTUS*

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA

MAÎTRISE EN LETTRES

PAR
JULIE MARQUETTE

DÉCEMBRE 2019

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Ce mémoire en création, un rêve pour moi depuis presque dix ans, n'aurait pas pu devenir réalité sans le soutien de mon directeur Hervé Guay. Je le remercie pour son implication dans cette démarche. Je me suis sentie accompagnée et cela a contribué à ce que je puisse mener à terme ce mémoire.

J'aimerais exprimer ma gratitude immense à Marie-Josée Lacharité, Julie Lamothe et Monia Pouzet pour leur soutien, leur curiosité et la pertinence de leurs questionnements sur l'objectif autant que sur le processus intellectuel et créatif qui a mené à la rédaction de ce mémoire. Elles auront aussi généreusement donné des conseils et de leur temps, ce qui a facilité grandement la révision. Merci aussi à Julie Audy, Daniel Marquette, Steve Boisvert, Manuel Sévigny, Kosta Marquette-G., Théo M.-Goufas, Françoise Goulet et Vickie Chaput-Taillefer d'avoir cru en moi et de m'avoir encouragée tout au long de cette démarche.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
INTRODUCTION.....	1
 PREMIÈRE PARTIE	
L'INDIVIDU HYPERMODERNE.....	5
 CHAPITRE I	
LA CONDITION DE L'INDIVIDU HYPERMODERNE.....	6
Hypermodernité et postmodernité	6
I. Postmodernité	7
II. Hypermodernité.....	10
Phénomènes hypermodernes qui façonnent l'individu contemporain	12
I. Consumérisme.....	12
II. Influence des médias et de la technologie.....	15
III. Manipulation de soi	20
Insatisfaction et déshumanisation.....	28
 CHAPITRE II	
DE LA PAROLE INTIME ET DU MONOLOGUE CHEZ MYNIANA ET JELINEK.....	34
La pièce paysage de Michel Vinaver et la dramaturgie de la subjectivité Jean-Pierre Sarrazac.....	36
Parole « verticale », monologue intérieur, objets et corps dans <i>Inventaires</i> de Philippe Minyana.....	38
Monologue et vêtements dans <i>Jackie</i> d'Elfriede Jelinek.....	46
Le monologue pour raconter l'être.....	56
 DEUXIÈME PARTIE	
BRUTUS.....	59
 CONCLUSION.....	
BIBLIOGRAPHIE	100
 113	

INTRODUCTION

Notre sujet de recherche est vaste : explorer une dramaturgie qui rend compte de l'individu actuel qui se perçoit et perçoit les autres au travers d'un inconfort persistant. À ce sujet, la sociologie, la psychanalyse et le théâtre se retrouvent pour parler de cet individu. Jacques Lacan dira : « Le sujet est personne. Il est décomposé, morcelé. Et il se bloque, il est aspiré par l'image, à la fois trompeuse et réalisée de l'autre, ou aussi bien sa propre image spéculaire. Là il trouve son unité. [...] Dans l'inconscient, exclu du système du moi, le sujet parle.¹ » Joseph Danan associe le théâtre à ce changement de perception de soi par l'individu. Il affirme : « Le théâtre a à voir avec ce jeu de cache-cache du sujet et du moi, ce jeu de masques—le premier d'entre eux étant le langage—et de représentations² ». Or, si ce jeu qu'est le théâtre ne peut se passer du sujet, il n'en est pas moins inscrit dans le rapport de ce sujet avec l'autre, c'est-à-dire dans son rapport avec la société.

L'auteur dramatique, Edward Bond, fait remonter à l'Antiquité grecque et à l'invention de la démocratie cet ancrage de l'individu dans le collectif à l'aide de trois institutions principales. Les deux premières, l'Assemblée et le Tribunal, ont trait à la loi. Il fera remarquer que la loi seule ne pouvait suffire au projet social de la démocratie : « La troisième était le Théâtre qui, lui, n'avait rien à voir avec la loi : le

¹ Jacques Lacan, *Le séminaire*, livre II, « Le moi, dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse », 1978, cité par Joseph Danan, *Le théâtre de la pensée*, Rouen, Médiannes, 1995, p. 23.

² *Ibid.*

Théâtre avait à voir avec la justice [...]»³ » Lorsqu'il écrit au sujet de l'individu contemporain, Bond observe que « l'univers fait beaucoup de bruit » mais que pour la première fois « nous n'avons plus accès à un langage qui nous permette de parler, encore moins de parler de nous-mêmes. » Il en vient de cette façon à définir le « drame » en tant que « logique de l'imagination et de l'humain ⁴ ». Pour Bond, il n'y a pas de doute que le théâtre a pour seul contenu ce que nous sommes, puisque le reste est une expérience factice. En suivant ce raisonnement, nous comprenons que le théâtre demeure le moyen le plus « naturel » de dire ce que nous sommes et ce que nous vivons depuis longtemps et encore aujourd'hui, en dépit des multiples changements auxquels l'être humain a dû s'adapter.

* * *

Le questionnement au cœur de ce mémoire s'est amorcé il y a maintenant déjà dix ans. Ces interrogations touchaient ce que le théâtre révélait de l'individu contemporain, par-delà le contrôle habituel dont il fait preuve, voire au-delà de la conscience de sa réalité qui se joue de minute en minute, de sentiments en raisonnements, de réflexions en impulsions. Quand ce projet est né, il s'agissait de se demander comment le langage et son usage pouvaient révéler ce discours caché que tient l'individu sur le monde et la société. Plus récemment, j'ai réalisé que je souhaitais continuer sur cette voie mais partir d'un mécanisme humain plus profond

³ Edward Bond, *La réalité a perdu sa voix*, Avignon, Éditions universitaires d'Avignon, 2008, p. 15.

⁴ *Ibid.*

mais aussi important que le langage, à savoir l'ancrage identitaire. La conscience de mon époque et l'observation de la société nous ont mené à réaliser que le monde d'aujourd'hui est fait de nouvelles urgences, qui n'existaient pas autrefois. Mais qu'est-ce donc qui avait changé ? Nos recherches nous ont donc dirigé vers le concept d'hypermodernité théorisé, entre autres, dans la sociologie actuelle, ce qui nous permettait de mieux nous approcher de cet individu contemporain, de ce qui lui restait de sa liberté intrinsèque. Il nous est ensuite apparu que, pour le comprendre, nous devons essayer de cerner cet individu hypermoderne dans la pratique. Un mémoire en création, solidement ancré dans la théorie, s'est imposé comme la forme adéquate pour atteindre ces deux objectifs.

Notre intuition nous amenait surtout à penser l'individu hypermoderne comme un individu insatisfait. Pour peu qu'on l'observe, il est en quête de temps, de sens, de réalisations, de sensations. Bref, il flotte entre son désir profond d'être et la multitude de désirs qui l'assaillent au quotidien et qu'il pourrait s'acharner à satisfaire comme le prévoit cette société mondialisée axée sur la consommation qui lâche plus que jamais la bride aux désirs individuels.

C'est ce qui nous a motivée à entreprendre des recherches sur l'individu hypermoderne et sur les défis auxquels il fait face mais sans refaire l'état de la question. Nous avons ensuite été en mesure de constater l'influence de ceux-ci sur son identité et sa façon de vivre la réalité, en nous. Les aspects que nous avons retenus sont ceux du consumérisme, de la manipulation de soi et de la médiatisation. Ainsi, le premier chapitre aura pour but de définir l'hypermodernité et d'en isoler les

composantes déterminantes — celles que nous venons de citer — pour les mettre en lien avec les thèmes de l'insatisfaction et de la déshumanisation. Le deuxième chapitre se concentrera sur les procédés dramaturgiques qui donneront vie à cet individu hypermoderne par le prisme ou la lunette de la fiction. C'est ainsi que nous avons cherché dans la dramaturgie contemporaine des procédés susceptibles de saisir concrètement le comportement de l'individu hypermoderne en posant l'hypothèse que certains auteurs en avaient mis au point qui permettaient d'appréhender la particularité de sa condition. À cette fin, deux pièces susceptibles d'enrichir la compréhension des liens à faire entre hypermodernité et dramaturgie ont été analysées. Il s'agit des œuvres *Drames de princesses*, *La Jeune Fille et la Mort* d'Elfriede Jelinek et *Inventaires* de Philippe Minyana. La pièce en un acte *Brutus* constituera la deuxième partie de ce mémoire. Cette création littéraire est inspirée des thèmes de la recherche et s'articule autour d'une réflexion sur les mécanismes du monologue, de manière à rendre perceptibles l'insatisfaction et l'impression de déshumanisation vécues par l'individu hypermoderne.

PREMIÈRE PARTIE

L'INDIVIDU HYPERMODERNE

CHAPITRE I

LA CONDITION DE L'INDIVIDU HYPERMODERNE

Dans ce premier chapitre, nous aborderons le concept de l'hypermodernité, d'abord en le confrontant à certains concepts proposés antérieurement, puis en s'attardant à trois aspects qui nous semblent les plus importants dans l'influence qu'ils ont sur l'individu hypermoderne, soit le consumérisme, l'influence de la technologie et des médias ainsi que la notion de manipulation de soi. Cette mise en perspective nous permettra, en dernier lieu, d'étayer notre hypothèse d'une omniprésence des thèmes de la déshumanisation et de l'insatisfaction au sein de la condition hypermoderne issus de nos observations théoriques.

Hypermodernité et postmodernité

Le thème de la déshumanisation est au cœur de ce projet de recherche et d'écriture dramatique puisqu'il révèle beaucoup du caractère paradoxal qui domine l'existence des individus d'aujourd'hui, plus ou moins marqués par ce que certains

désignent comme la condition hypermoderne. En effet, la déshumanisation est le fait de s'éloigner de ce qui est humain, mais comment cela peut-il être lorsque l'individu, un humain lui-même, est celui qui est concerné par cette situation ? Le concept de l'hypermodernité semble se prêter mieux à l'exploration de l'individu actuel, dans la mesure où, n'épousant pas la perspective alarmiste d'un rejet complet de l'ancienne conception du monde – la postmodernité – ceux et celles qui élaborent cette notion prennent aussi en compte les résultats positifs qui peuvent émaner du choc entre la tradition et la modernité, et ils soulignent notamment la capacité humaine de s'adapter aux changements en cours.

I. Postmodernité

Pour y voir plus clair, il faut, dans un premier temps, départager deux grands concepts qui sont en concurrence pour décrire la période au sein de laquelle évolue l'individu contemporain : postmodernité et hypermodernité. Les racines de ces deux mots annoncent plutôt bien en quoi ils se différencient dans leur rapport à la modernité. Pour commencer, la postmodernité serait surtout à rattacher à la production et à la consommation, autrement dit aux axiomes d'un capitalisme puissant. Nicole Aubert résume ainsi la notion et la rupture qu'elle semble instaurer :

La postmodernité correspond à un moment historique au cours duquel les structures institutionnelles d'encadrement social et spirituel de l'individu s'effritent, voire disparaissent : on assiste ainsi à l'abandon de ce que Jean-



François Lyotard (1979) appelait « les grands récits ». C'est-à-dire les grandes idéologies comportant une dimension explicative du monde, à l'affaiblissement des repères et des structures d'encadrement et de sociabilité traditionnelle (famille, parti, église, école ...) et, sous l'influence notamment de la consommation de masse, à l'émergence d'un individu libéré de toute entrave et soucieux avant tout de sa jouissance et de son épanouissement personnel⁵.

Selon cette optique, l'individu d'aujourd'hui est engagé dans un processus qui détruit petit à petit des façons de comprendre et de voir le monde comme un ensemble cohérent, de sorte qu'il n'en reste que des morceaux épars avec lesquels chacun peut tenter de faire du sens selon des désirs qui sont plus contradictoires que jamais avec le bien commun. La postmodernité décrit donc une période de rupture et de mise au rancart des acquis traditionnels au profit d'une nouvelle conviction des individus, à savoir qu'ils devraient pouvoir jouir de la vie comme ils l'entendent sans se soucier des autres et du passé. Ainsi commence le règne de l'individu, comme si la notion d'individualisme incarnait cette époque de l'« après » (comme l'indique le préfixe « post » dans postmodernité) ; après les grands rêves révolutionnaires, après la Charte des droits et libertés, après l'explication et la compréhension du monde par les dogmes religieux structurant le social (de la naissance jusqu'à la mort selon la perspective occidentale). D'une certaine façon, l'individualisme aurait pris le pas sur l'idéalisme et aurait fait passer l'humanité de l'époque moderne à l'époque postmoderne. La société occidentale poursuivrait donc une sorte d'évolution tout droit sortie de l'explication de Darwin et passerait d'une étape à l'autre de son

⁵ Nicole Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne*, Toulouse, Éditions Éres, 2004, p. 14.

développement, selon le modèle de cohérence idéal mis de l'avant par la science depuis la modernité. L'individu selon la conception postmoderne serait en opposition avec sa société puisqu'il prendrait ses distances par rapport à chacun des concepts lui étant reliés ; concepts permettant de comprendre et d'organiser cette société dans la durée, en attribuant des rôles et des fonctions aux individus pour le bien de la collectivité. C'est du moins ainsi que Nicole Aubert présente les propos de Michel Maffesoli pour qui « les tribus contemporaines⁶ » (regroupements spontanés d'individus autour d'intérêts ou de produits continuellement proposés par la société de consommation) « sont en guerre contre le schéma substantialiste qui a marqué l'Occident⁷ ». Un tel schéma accordait de l'importance à ce qui dure pour le qualifier de stable et de constituant. Parmi les paramètres d'intérêt de cette conception de la société on retrouvait : « l'être, Dieu, l'État, les institutions, l'individu⁸ ».

Or, il semblerait que, pour d'autres penseurs, cette évolution ne soit pas si linéaire. Ils ne voient pas l'hypermodernité comme la suite de la postmodernité mais présentent celle-ci comme une notion fondamentale pour comprendre la multitude de changements qui ont un impact sur la société contemporaine et l'individu contemporain. Cette position révèle déjà un changement dans la compréhension ou l'explication du monde. On en aurait ainsi fini avec les époques et modes qui se

⁶ Nicole Aubert, *op. cit.*, p. 21.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

suivent pour s'opposer aux précédentes, modèle explicatif qui a été très présent dans l'histoire de la littérature et de la critique littéraire, mais aussi dans bien d'autres domaines de connaissance. On conviendra que la société et l'individu d'aujourd'hui, bien que fortement imprégnés de connaissances, ne suivent plus ce modèle de la connaissance et du savoir, ils évoluent selon de nouveaux paramètres bien plus flexibles et intimes.

II. Hypermodernité

En effet, d'autres chercheurs voient plutôt les transformations actuelles comme une évolution sur la base de la modernité et ils contribuent à définir et élaborer ce que l'on entend par hypermodernité. Selon eux, pour comprendre ce monde, il faut mettre l'accent sur « l'exacerbation, sur la radicalisation de la modernité⁹ ». Ceci permet de comprendre que l'hypermodernité n'est pas la suite ou une conséquence de la postmodernité, mais plutôt une évolution sur la base du modèle de la modernité. Apparaît ainsi selon le sociologue Marc Augé : « la surabondance événementielle du monde contemporain » qui « provoque la difficulté de « penser » le temps parce qu'il est « surchargé d'évènements qui encombrant

⁹ Marc Augé (*Les non-lieux*, Paris, Seuil, 1992, p. 43), cité par Nicole Aubert, *L'individu hypermoderne*, p. 15.



aussi bien le présent que le passé proche.¹⁰ » Or, le temps était la notion phare de la modernité dans la mesure où l'objectif principal était de dominer la nature pour que la société et l'individu, si possible, perdurent. Suivant Augé, le premier paramètre indicateur de la transformation de la société serait donc le changement quant à la perception du temps qui, se surcharge d'évènements et d'objets, s'accélère. Ce constat nous amènera plus bas à tenter de cerner le principal phénomène générateur de cette surcharge du temps qui est le consumérisme. La technologie, dans cette ère hypermoderne, en devient l'outil indispensable et transforme autant notre rapport à la nature que notre rapport à la nature humaine, entre autres en ce qui concerne les relations sociales et interpersonnelles en en brouillant les frontières, les cultures, les genres et les âges pour faire en sorte que se profile, réel ou non, un bonheur à portée de la main. Voilà, nous semble-t-il, un deuxième indicateur de changement : la technologie. Conséquences de cette accélération, de cet encombrement, la toute-puissance de la technologie qui semble dominer les autres par son impact sur la santé individuelle, sur l'environnement ou encore la santé mentale des individus. Bref, la technologie a un impact sur la façon de vivre de chacun et cela n'est pas sans engendrer un sentiment d'incertitude quant à la définition de soi¹¹. C'est que la peur¹² accompagne paradoxalement le sentiment de liberté et le désir d'émancipation, tous

¹⁰ Marc Augé (*Les non-lieux*, Paris, Seuil, 1992, p. 43), cité par Nicole Aubert, *L'individu hypermoderne*, p. 15.

¹¹ Georges Balandier, *Le dédale. Pour en finir avec le XX^e siècle*, Paris, Fayard, 1994, p. 66-67.

¹² Miguel Benasayag, *Le mythe de l'individu*, Paris, La Découverte, 2004, p. 24.

les deux plus tangibles et concrets que jamais auparavant. Nous en venons au troisième indicateur, celui de l'identité de l'individu qu'il semble désormais manipuler dans une recherche continuelle d'un statut satisfaisant. Nous verrons plus loin que si ce statut peut être atteint par certains de nos contemporains dans certaines conditions bien précises où la satisfaction et la dimension humaine semblent conservées, cela n'invalidé pas pour autant l'hypothèse principale de ce travail de recherche. En effet, qu'en est-il de la majorité des individus ? Qu'arrive-t-il aux gens que cette quête perpétuelle de satisfaction épuise ou qui ne se retrouvent pas dans celle-ci ?

Phénomènes hypermodernes qui façonnent l'individu contemporain

I. Consumérisme

C'est depuis les années 1970 que cette société est hyperconsommatrice, flexible, sans frontières et sans limites, comme « liquide¹³ ». L'un des traits de l'individu hypermoderne qui sera exploité dans ce mémoire sera le consumérisme qui l'influence et le mène à la fatigue de soi. Condition dramatique propice au théâtre s'il

¹³ Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, Cambridge, Polity Press, 2000.

en est une, on y perçoit une succession de conflits, car s'opposent dans ce rapport qu'entretient l'individu avec la consommation, la liberté et ses promesses de bonheur et de réalisation de soi et la peur de perdre, dans son sens absolu, celui de ne plus avoir en sa possession ; une contamination de la métaphysique par la logique de la rentabilité. Zygmund Bauman et son concept de modernité « liquide » souligne la pression que cette société plus que flexible dans ses attentes et exigences impose à l'individu. Son expression désormais bien connue était d'ailleurs une première tentative pour nommer cette nouvelle époque, différente de la postmodernité. Pour Lipovetsky, on observe dans notre société contemporaine la mise en tension des préoccupations de l'individu hypermoderne : la consommation, le bonheur et cette insaisissable mais persistante insatisfaction qui mène à un état de déception. Il nomme le phénomène « l'empire de la déception : cette liberté sur fond d'âpreté libérale et d'eschatologie en berne étendue à toutes les sphères de la vie humaine. De là la "fatigue d'être soi"¹⁴ ». Il souligne que le pire pour l'individu vient du choc entre recherche de la liberté et consommation. En effet, comment sortir satisfait des schèmes oppositionnels « rapport qualité/prix, satisfaction/déplaisir, compétition/relégation¹⁵ » qui semblent broyer et fragiliser l'individu ? Cette grille d'analyse montre un individu hypermoderne qui évite la réalité du présent et fabrique le futur, passé et présent, dans son aspiration constante à la liberté de se réaliser

¹⁴ Gilles Lipovetsky, *La société de déception*, Paris, Textuel, 2006, p. 8.

¹⁵ *Ibid.*, p.12.

comme bon lui semble. Autrement dit, les limites du projet de l'individu hypermoderne se trouvent au fond de lui, dans sa condition humaine et ainsi science et nature s'affrontent encore, depuis les Lumières et l'avènement de l'individu mais dans une dimension temporelle comme contractée en un espace-temps flou où l'individu vit l'illusion de créer la solution à un problème ou de satisfaire un besoin en obéissant à la logique de la consommation et de la jouissance de l'objet du désir qui se confond avec l'objet lui-même. Cet état de confusion tient à distance la réalité naturelle et garde l'individu occupé mais non satisfait puisqu'un nouveau désir s'ajoutera à l'ancien si peu satisfait ; et ces derniers rejoindront des désirs encore plus fondamentaux comme celui d'un moi fort, assumé et respecté. C'est la dimension problématique du sujet, dont Kaufmann trouve un premier écho chez Édouard Abramowski : « Notre « moi » n'est basé sur rien, n'a aucune raison d'être, aucun criterium de certitude, constitue pour soi-même une raison suffisante, son unique principe légitime.¹⁶ » Or, sans substance, comment l'individu/rien pourrait-il résister à une consommation/tout ? La consommation efface les frontières même entre les différents types de temps et surcharge la réalité d'objets et de décisions à prendre pour nommer et satisfaire tous les désirs créés par cette profusion. Bref, la « fatigue d'être soi » de Gilles Lipovetsky est ce qu'il reste d'un soi soumis à un contact quotidien avec la consommation ; d'où l'inhérente et omniprésente déception qui en

¹⁶ Edward Abramowski (*Les bases psychologiques de la sociologie*, Paris, V. Giard et C. Brière, 1897, p. 591-592), cité par Jean-Claude Kaufmann, *Ego. Pour une sociologie de l'individu. Une autre vision de l'homme et de la construction du sujet*, Paris, Nathan, 2001, p. 85.

découle pour l'individu. Il nous apparaît donc que le consumérisme a un impact direct sur l'inconfort vécu par l'individu hypermoderne et que, de toute évidence, cet aspect est révélateur pour saisir l'époque.

II. Influence des médias et de la technologie

Même si cet individu hypermoderne menace, de se retrouver piégé, tel Narcisse, ceci est contrebalancé par l'importance de la socialisation et de la médiatisation comme composantes fortes et essentielles de cette hypermodernité. Or, celles-ci s'imposent désormais par le biais de technologies, qui viennent s'insérer dans le processus bien plus ancien de la médiation culturelle qui « met en œuvre l'ensemble des dynamiques constructives de la sociabilité : la médiation fonde la dimension à la fois singulière et collective de notre appartenance et, au-delà, de notre citoyenneté¹⁷ », explique Bernard Lamizet. Pour lui, le rôle des médias les inscrit au sein de la culture « dans des stratégies et dans des processus d'information accessible aux acteurs de la sociabilité¹⁸ », de sorte que les médias dans une certaine mesure, mais aussi la médiation culturelle dans son ensemble, servent de « miroir social¹⁹ ». C'est-à-dire qu'ils nous renvoient une image de l'individu hypermoderne et de sa

¹⁷ Bernard Lamizet, *La médiation culturelle*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 9.

¹⁸ *Ibid.*, p. 47.

¹⁹ *Ibid.*, p. 49

façon de vivre à cette époque. Le Web en serait un bon exemple, ainsi que le fait remarquer Jean-Paul Fourmentraux, tout particulièrement le Web 2.0²⁰, car plusieurs choses ont changé depuis les débuts du Web, autant dans sa forme que dans son usage et tant dans ce qu'il tire de l'individu hypermoderne que par ce qu'il lui apporte. L'ambivalence des sentiments à l'égard du Web est significative : que les individus hypermodernes y trouvent un moyen d'émancipation et de réelle liberté, ou qu'il fasse surgir des effets pervers, voire pathologiques et morbides chez certains, comme l'exhibitionnisme. La notion de « miroir social » permettrait donc de faire le portrait de l'individu par le média culturel dominant. Si l'on prend en compte les observations de Fourmentraux, on pourrait également y voir la confirmation que l'individu hypermoderne vivrait bel et bien ces tensions abordées plus haut dans le paragraphe sur le consumérisme (consommation, recherche du bonheur, liberté, insatisfaction et déception), car le média culturel dominant les reflète. Ce phénomène de recherche ou de reconnaissance de son appartenance à la société n'est pas nouveau et est bien connu comme le processus par lequel l'individu affirme son existence²¹. Et le fonctionnement de ce phénomène lie irrémédiablement l'individu à sa société en tant que sujet et implique deux notions fondamentales qui sont l'appartenance et l'identité en laissant un rôle primordial au rapport à l'autre dans le processus. Lamizet explique : « Les formes de la culture, dans ces conditions, représentent bien autre

²⁰ Jean-Paul Fourmentraux (dir.), *Identités numériques, Expressions et traçabilité*, Paris, Éditions du CNRS, 2015, p. 15.

²¹ Bernard Lamizet, *La médiation culturelle*, op. cit., p. 44

chose que l'ensemble des représentations esthétiques ou symboliques constitutives d'une esthétique. Elles représentent, en fait, pour le sujet, l'ensemble des faits symboliques constitutifs de son appartenance sociale, politique et institutionnelle : l'ensemble des formes qui le constitue comme acteur social dans l'espace de l'histoire.²²» Par conséquent, il est possible de considérer que les médias de notre époque et Internet en particulier sont les pivots de notre sociabilité et par extension de qui nous sommes. Mais ces mêmes médias ne diffusent pas avec exactitude que des informations fondées, ils nous imposent l'inconfort du choix continu à faire dans les contenus consultés ou sur les plateformes de communications empruntées entre des informations vraies ou mensongères, des observations plus documentées et volontairement ancrée de la réalité ou à une fabrication plus arbitraire de la réalité. Par ailleurs, cet inconfort semble se compliquer d'un cran selon la recherche menée par le psychiatre Serge Tisseron et qui a identifié ce besoin profond de l'individu à socialiser par le recours aux médias. L'*extimité* renvoie donc « au désir qu'aurait tout être humain, consciemment ou inconsciemment de rendre visible tout ou partie de ce qui est de la sphère de l'intime²³ ». Tout opère aujourd'hui comme si les médias devenaient partie prenante du développement de l'identité de l'individu. Ce phénomène est issu d'une analyse des rapports entre les sphères publiques et privées qui convergent dans les médias et toutes leurs formes actuelles, mais

²² *Ibid.*

²³ Serge Tisseron, « Intimité et extimité », *Communication*, 2011, cité par Jean-Paul Fourmentraux (dir.), *Identités numériques. Expressions et traçabilité*, p. 211.

particulièrement en ligne. L'extimité enrichit « un nouvel écosystème informationnel global préempté par quelques moteurs de recherche qui font commerce de l'accès à ces contenus.²⁴ » et par ce fait, ce partage plus ou moins conscient de soi mène à l'enrichissement financier d'autres personnes et participe des phénomènes liés au consumérisme abordé plus haut. Nous intéresse ici le fait que c'est une part de l'intime qui devient objet de consommation. Tout se passe comme si l'individu se mettait en marché, comme un produit disponible sur l'étalage, comme une ressource au rôle bien défini, celui de participer au capitalisme globalisant qui teinte toute cette époque hypermoderne. Et son rôle principal semble celui de pouvoir plaire ou d'intéresser de parfaits inconnus dans un rapport au temps toujours plus instantané, puisque la technologie le permet. En conséquence, l'individu s'expose à la cruauté des réactions de ces inconnus et donc à un contact dangereux pour une saine construction du moi. C'est entre autres ce qui fait dire à plusieurs observateurs de l'époque contemporaine, en particulier Nicole Aubert, que « [l]es liens sociaux sont plus nombreux, plus faciles mais aussi plus fragiles.²⁵ » Comment pourrait-il en être autrement ? Il s'agit de partager plus ou moins consciemment ce que nous sommes, dans une version « objet » ou « produit » de nous-mêmes, dans un espace où la vérité est un concept pour le moins flexible selon les intentions des uns et des autres. Un tel comportement peut viser à nous procurer des biens, une identité ou une

²⁴ *Ibid.*, p. 190

²⁵ Nicole Aubert, « L'individu hypermoderne et ses pathologies », p. 609.

appartenance, dans un moment toujours plus court et sans la certitude de recevoir vraiment ce que nous cherchons et cela, en se donnant en spectacle à des dizaines de milliers d'inconnus aux intentions diverses en regard des informations que nous aurons transmises. L'espace médiatique est le miroir de la disparition des frontières entre les différents domaines de soi et ces frontières ont été abolies par la possibilité d'y insérer un ou plusieurs paramètres relatifs au consumérisme. Kaufmann précise que « l'argent a fluidifié les échanges entre personnes » et que la « généralisation des rapports marchands » a débouché sur « cette sorte de fragmentation, d'atomisation sociale que produisent l'abolition des relations de dépendances personnelles²⁶ ». L'impact social de telles pratiques est donc considérable. Aussi la notion d'extimité ainsi que le rôle toujours plus important des technologies de l'information et leur accessibilité grandissante transforment-ils en profondeur la vie intime de l'individu et influent sur ce que chacun considère être soi. Il y a un rapport profond entre les technologies, les médias qui les utilisent, les exigent et l'individu hypermoderne, puisque ce dernier a trouvé là une façon différente d'exprimer un besoin. Il est intéressant de remarquer que, dans cet usage des médias de communication, on retrouve les paramètres de changement énoncés plus haut : le temps, la technologie

²⁶ Jean-Pierre Terrail (*Destins ouvriers. La fin d'une classe ?*, Paris, Presses universitaires de France, 1990), cité par Jean-Claude Kaufmann, *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Paris, Nathan, 2001, p. 79.

et l'identité irrémédiablement mais aussi solidement liés, dans une toute nouvelle façon d'être pour soi et avec les autres.

III. Manipulation de soi

Le dernier trait de l'hypermodernité que nous mettrons en évidence est l'individualisme. Michel Foucault, dès 1982, dans le cadre de son cycle de conférences à l'Université du Vermont, cherchait à comprendre le phénomène, à en cerner les objectifs et à en nommer les impacts. Alexandre Coutant explique que Foucault tentait alors « l'archéologie » de ce qu'il appelle les « techniques de soi²⁷ » qui semblent participer de cet individualisme. Selon lui, Foucault a rapidement associé ce terme à un ensemble d'études qui concernaient particulièrement « les arts de soi-même » et surtout l'écriture de soi. Ainsi, ces pratiques auraient comme but de permettre « aux individus d'effectuer, seuls ou avec l'aide d'autres, un certain nombre d'opérations sur leur corps et leur âme, leurs pensées, leurs conduites, leur mode d'être ; de se transformer afin d'atteindre un certain état de bonheur, de pureté, de sagesse, de perfection ou d'immoralité.²⁸ » Il est difficile de ne pas faire un lien avec le rapport que cet individu entretient désormais avec la technologie, mais

²⁷ Alexandre Coutant, « Des techniques de soi », dans Jean-Paul Fourmentraux (dir.), *Identités numériques. Expression et traçabilité*, p. 54.

²⁸ *Ibid.*, voir Michel Foucault, *Dits et écrits, 1976-1988*, t. 2, Paris, Gallimard, 2001, p. 1604.

aussi avec le modèle du consumérisme selon les termes de l'analyse envisagés dans les pages précédentes. À cet égard, cet élan d'autonomie ou d'émancipation se présente davantage comme un individualisme dominateur chez nos contemporains. Pour Aubert, l'individu hypermoderne n'est pas seulement individualiste, il est excessivement individualiste. Cette autre caractéristique de l'excès dans nos sociétés contemporaines révèle un individu « déconnecté symboliquement et cognitivement du point de vue du tout » et pour lequel « il n'y a plus de sens à se placer au point de vue de l'ensemble.²⁹ » L'individu évolue dans une société de la satisfaction immédiate et de « l'éclatement des limites³⁰ », dans laquelle la notion de sens, souvent cantonnée à l'instant et au moment présent, ne semble plus guère trouver d'autre référent commun que celui du « risque partagé³¹ ». Cet individu est ainsi en lutte dans l'atteinte de ses désirs, mais aussi pour « son existence sociale³² ». Nous en avons déjà perçu la logique lorsque nous avons tenté de cerner l'impact du consumérisme et du rôle des médias sur l'individu hypermoderne. Toutefois, l'individualisme a un impact sur le moi de cet individu dans une mesure tout à fait nouvelle. C'est de narcissisme dont il est question, narcissisme qui se dégage de l'individu contemporain et le transforme en « personnage³³ » pour Miguel Benasayag. Nicole Aubert est du même avis; pour elle, l'individu n'est plus une personne puisqu'il est sans « surmoi, sans idéal

²⁹ Nicole Aubert, *L'individu hypermoderne*, p.16.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*

³³ Miguel Benasayag, *Le mythe de l'individu*, Paris, La Découverte, 2004, p. 16.

de Moi » et que tous ces personnages font « de leur désir et de leur plaisir le paradigme de leur vie.³⁴ » Benasayag présente l'individu comme une forme d'organisation sociale et une création de la modernité. Il est cette « entité qui, se proclamant transhistorique et par là inébranlable, se considère comme ce sujet autonome séparé du monde conçu comme un objet qu'il peut maîtriser et dominer.³⁵ » Benasayag place cet individu contemporain à distance des « lois du réel » où le respect pour le fonctionnement du monde et de la nature s'est transformé. Les lois et principes qui existaient dans la modernité pour fabriquer ce tout social tant recherché « n'existent que sous la forme d'un défi qui délimite son pouvoir.³⁶ » Pour Aubert, il s'agit du pôle premier de l'individu hypermoderne, celui qui est caractérisé par l'excès et qui suit la logique de son propre désir. Et Benasayag ajoute : « Les contrôler [les lois et les principes], les dominer deviendra ainsi le chemin par lequel l'homme pourra advenir à son propre accomplissement, puisque la liberté est identifiée à la domination.³⁷ » Cette approche convient bien à la vision de Deleuze qui perçoit l'époque comme en étant une de la « déterritorialisation³⁸ » permanente. Celle qui élimine, en quelque sorte, toute forme d'attachement ou d'engagement face aux anciennes structures modernes : race, genre, nation, etc. Par conséquent, la

³⁴ Nicole Aubert, *L'individu hypermoderne*, p. 18.

³⁵ Miguel Benasayag, *Le mythe de l'individu*, op. cit., p. 13.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Gilles Deleuze et Félix Guattari (*L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972), cités par Miguel Benasayag, *Le mythe de l'individu*, Paris, La Découverte, 2004, p. 16.

réalité devient virtuelle, puisque c'est le produit « d'une mise en perspective du monde par la conception d'un sujet étanche qui le regarde depuis une supposée extériorité.³⁹ » Pour Aubert il s'agit de la face positive de l'individualisme hypermoderne. L'individu « par excès⁴⁰ » a accédé à l'autonomie, il vit « les aventures de la subjectivité [...] parce qu'il bénéfici[e] d'un socle de ressources économiques et sociales.⁴¹ » Cet individu est essentiellement en mode jouissance qu'il perçoit même comme un devoir, ce qui le justifie de suivre « la logique de son propre désir⁴² ». Le second pôle, la face négative quant à elle, présente un individu qui subit la liberté « dans l'excès⁴³ », il n'a jamais bénéficié de soutien économique ou celui-ci s'est effondré et il a connu un parcours d'exclusion ou d'échec. Cet individu « dans l'excès » se reconnaît par ses manques selon Robert Castel : « manque de considération, manque de sécurité, manque de biens assurés et de liens stables.⁴⁴ » L'individu du pôle positif est dans le trop plein et les excès quant à la sollicitation, aux possibilités, aux investissements subjectifs comme la quête d'une réussite ou la réalisation de soi-même. L'individu du pôle négatif est pour sa part dans le manque d'assises, de soutien ou de liens qui lui permettraient d'exister (propriété privée ou sociale, liens professionnels, économiques, sociaux, affectifs). Ces deux types d'individus se

³⁹ *Ibid.*, p. 19.

⁴⁰ Robert Castel (*Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1996), cité par Nicole Aubert, « L'individu hypermoderne et ses pathologies », p. 605.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Nicole Aubert, « L'individu hypermoderne et ses pathologies », *art. cit.*

⁴³ Robert Castel (*Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1996), cité par Nicole Aubert, « L'individu hypermoderne et ses pathologies », p. 606.

⁴⁴ *Ibid.*

rencontrent pourtant, toujours en tension dans la plus pure tradition du drame, mais ils sont atteints du même mal.

Dans son narcissisme, l'individu hypermoderne (pôle positif ou négatif) considère les autres comme des figurants dans le film de sa vie —son seul intérêt— et il est convaincu, comme ces autres qui le considèrent comme un figurant à leur tour, que « chacun a sa vérité ⁴⁵ ». De cette façon, le réel devient pour de tels individus un « agencement d'abstractions virtuelles qui n'ont rien à voir avec le réel de leur propre vie ; et ils qualifieront d'abstrait tout ce qui a à voir avec le devenir et le réel le plus concret.⁴⁶ » Pour donner une idée de l'étendue ou de la force du phénomène, Benasayag précise qu'on imagine à tort l'individu ressortant de la masse. Il explique : « or il n'y a pas de masse sans la construction préalable d'une sérialisation, sans la déconstruction du lien social par la formation de l'individu, qui est l'atome et le nom de l'ensemble d'une massification.⁴⁷ » Bref, l'individu ne s'engage que dans sa conception de la réalité hypermoderne. La technologie lui fournit la possibilité de croire qu'il a le plein pouvoir sur le temps et ce qu'il est, puisqu'il a pris ses distances du réel dans un processus plus ou moins conscient. Il n'appartient plus à rien, et les contours de son identité se fluidifient au même rythme où il prend ses distances avec l'autre dans son caractère entier (forces, faiblesses, réussites, échecs, croyances et

⁴⁵ Luigi Pirandello, *Chacun sa vérité*, Paris, Livre de poche, 1969.

⁴⁶ Nicole Aubert, *L'individu hypermoderne*, p. 21.

⁴⁷ Miguel Benasayag, *Le mythe de l'individu*, p. 13-14.

savoirs), puisqu'il croit en avoir le droit pour suivre la logique de ses désirs. Même son corps lui apparaît comme une contrainte additionnelle qu'il ne peut tolérer autrement que selon son désir, que selon la façon qu'il choisit de s'y identifier. En fait, ce processus met en lumière toute la menace qui plane sur l'individu selon Benasayag. Car suivant cette logique, « [l']individu, comme une caricature cartésienne, doute de tout sauf de lui. Le monde face auquel il se place devient, lui, de plus en plus virtuel, de plus en plus lointain, de plus en plus complexe. Mais bien qu'incompréhensible et douteux, ce monde-là est bien celui qui le menace en permanence.⁴⁸ » Et la conscience de cela, même partielle, lui procure une

sensation d'impuissance et de crainte, car, face aux menaces réelles, il ressent de la vanité, l'inutilité de tout acte qui s'adresse à un ensemble virtuel. [...] Il ne tardera pas longtemps, cependant, à mesurer la stricte impuissance dans laquelle il se trouve étant donné la déliaison totale entre le monde-écran télé sur lequel il lui est permis d'agir, et le réel menaçant, sur lequel il n'a, en revanche, aucune prise⁴⁹.

Se manifeste ainsi un autre aspect de cet excès ambiant associé à l'hypermodernité.

Les recherches et réflexions au sujet de l'individualisme excessif de notre époque nous mènent à un portrait peu rassurant et imprégné d'incertitude alimentant un large malaise. Il serait pourtant inexact ou incomplet si une autre

⁴⁸*Ibid.*, p. 20.

⁴⁹*Ibid.*

dimension n'était pas prise en compte. Tout ce processus de transformation de la société et de l'identité de cet individu hypermoderne trouve sa source dans un besoin dominant : celui d'avoir sa place auprès de tous. Nous avons abordé plus haut les besoins humains fondamentaux d'appartenance et de réalisation de soi qui ne sont en fait que deux sous-catégories de la catégorie principale d'une identité reconnue par tous et occupant sa place comme telle. Mais les territoires anciens n'existent plus, ou encore on les repousse continuellement pour s'ajuster à cette liberté fournie par la technologie et le capital et, de ce fait, même les rôles anciens, ceux qui situaient l'individu au cœur de sa société, n'existent plus. Le fonctionnement de ce besoin de reconnaissance repose selon François de Singly sur un équilibre à trouver entre les deux identités nécessaires à la construction identitaire de l'individu, soit l'identité statuaire et l'identité personnelle (intime)⁵⁰. Distinction qu'il vulgarisera en appelant la première « celle des apparences » et la deuxième « celle des profondeurs, le vrai moi »⁵¹. Pour lui, l'individualisme contemporain met de l'avant une identité en tant que personne « sans être réduits à leur rôle, à leur place, à leur fonction sociale.⁵² » Il nous semble que cette conception de l'individu hypermoderne occupe bien sa place dans le portrait que nous tentons d'en faire, puisqu'elle incarne de façon forte cette quête de la liberté qui est le puissant moteur de cette société en transformation. Et

⁵⁰ François de Singly, « Individualisme et lien social », *Lien social et politique*, n° 39, printemps 1998, p. 34-35.

⁵¹ *Ibid.*, p. 34.

⁵² *Ibid.*



encore davantage lorsque l'on y perçoit le rejet de cette impression que l'individualisme contemporain est un enfermement sur soi. Car quelque chose se libère dans cette façon de voir l'individu et c'est la liberté de dire. Et celle-ci devient un outil puissant pour créer le dialogue, la négociation entre les individus, dans leur recherche respective d'exister et d'être reconnus dans la société qui est la leur. L'omniprésence des médias et d'Internet dans la vie de nos contemporains montre bien que la sphère publique et la sphère privée ont elles aussi dorénavant une frontière floue mais une dimension positive s'y insère malgré l'incertitude et cet excès subis par plusieurs, c'est celle de faire de sa vie publique un espace d'authenticité en accord avec son identité personnelle. Ce pouvoir créateur incarne bien aussi la recherche de liberté. Mais des écueils menacent ce désir de création par l'acte et la parole, qui domine tous les autres. Le premier est l'iniquité des chances pour les individus selon le portrait en capital (financier, économique) de leur société et du quotidien qu'il implique, tel qu'abordé plus haut. Le second est la tentation de perdre de vue le réel au profit d'un réel fabriqué grâce aux technologies mais aussi par les dérives d'un individualisme narcissique en perte de repères. Il ne faut pas laisser de côté les effets pervers du consumérisme qui ont transformé l'individu jusqu'à lui donner l'impression qu'il n'est qu'un objet lui-même ou encore une machine, ce qui a pour conséquence de briser plus ou moins complètement son lien avec les autres parce que surmené ou méfiant. Et pour terminer ce résumé, et poursuivre la réflexion de Singly, il y a le danger de l'illusion, c'est celui où « l'individu doit parvenir à concilier les deux niveaux de son identité, et n'être la victime ni de l'illusion qu'il se confond

avec la place qu'il occupe, ni de l'illusion, inverse, qu'il ne se définit qu'en rupture avec celle-ci.⁵³ » Pour résister à cette illusion, il propose de prendre conscience de son héritage, celui d'une époque précédente soumise à l'autorité et non un lieu pour apprendre l'éthique de la discussion, l'outil principal pour un individu qui cherche sa liberté, et qui doit comprendre que celle-ci est aussi la quête tout aussi légitime de cet autre qu'il côtoie. L'individu hypermoderne souscrit ainsi plus ou moins consciemment à la manipulation de soi.

Insatisfaction et déshumanisation

I. Insatisfaction

L'individu hypermoderne est insatisfait dans un monde qu'il a organisé pour ne jamais ressentir cette impression. La « face positive » comme le dit Aubert en citant Castel est celle, on se le rappelle, d'une énergie sans fin pour profiter à chaque minute de l'immense potentiel de réalisation que chaque jour de cette époque apporte à celui qui peut en saisir l'opportunité. C'est celle de conditions de vie améliorées et ce, dans un cadre qui se dessine en dehors des anciennes conceptions

⁵³ François de Singly, « Individualisme et lien social », p. 39.

de l'individu au sein de sa société, soit le genre, la race, le métier, le milieu. C'est une société où chacun ne considère plus devoir attendre l'autorisation pour entreprendre et réaliser ses désirs. Ainsi, l'ancienne conception de l'autorité est bien fade et laisse place à celle qui s'impose par la façon de vivre toujours mieux et toujours plus vite qui sera relayée par les médias omniprésents. Ces mêmes médias sont le reflet de ce que nous pensons être : flexibles, concernés par toutes sortes de sujets et de situations, autonomes, décomplexés. Mais ce sont aussi des machines qui fabriquent les modèles d'individu desquels s'inspirer et qu'il faut traquer avec vigilance pour participer, au bon moment, au plus récent mouvement qui influencera la planète. Les médias représentent notre victoire sur l'obscurantisme pour tous les sujets abordés, sur toutes les plateformes, pour rejoindre le plus d'individus possible et ce, sur la planète entière. Ils sont l'incarnation de la liberté que nous recherchons ; la gratuité d'Internet ainsi que l'absence de limites du *darknet* en sont une belle illustration. Le premier permet de diffuser à tous et sur tous les sujets en contribuant à la « prescriptophrénie » ambiante, c'est-à-dire en ajoutant à la continuelle suite d'injonctions transportées et imposées par les médias consommés. Le deuxième donne la mesure du degré de liberté que l'individu hypermoderne est prêt à autoriser dans son quotidien, puisque le *darknet* est largement utilisé pour cacher son identité en recherchant l'anonymat, afin de s'adonner à des comportements qui autrement seraient punis par la loi. La liberté de l'époque hypermoderne et dont souhaite jouir à chaque minute l'individu est en résumé celle de satisfaire ses désirs comme bon lui semble et sans que l'impact sur l'autre ou la santé de la planète, donc de tous, entrent

dans l'équation. Bref, les bénéfices de cette société hypermoderne pour l'individu sont ceux d'une conception instantanée de la liberté. C'est aussi une vision matérialiste, inéquitable et utilitaire du monde, pas celle d'une société qui se projette dans l'avenir avec la conscience claire de sa place sur cette planète. De tels comportements ne sont pas sans générer déceptions et insatisfactions.

II. Déshumanisation

Or, cette insatisfaction nous donne-t-elle réellement l'impression d'être une mécanique qui ne s'arrête jamais ? Une machine qui fait du surplace, l'image même d'un objet sur une tablette ou dans un tiroir. Les comportements de l'individu hypermoderne semblent révéler que cette image est davantage qu'une métaphore. Pour commencer, ce dernier obéit à une logique puissante, celle de la consommation qui domine toutes les sphères de sa vie. C'est une logique de la rentabilité, celle de l'investissement professionnel, de l'exposition de soi, du bénéfice personnel et du retour sur l'investissement qui s'accompagne de la peur de la mort ou de l'oubli, puisqu'alors toutes ces formes d'investissement ne mèneraient à rien. Une logique tout à fait contrôlable, comptable, que l'on croit pouvoir réparer lorsqu'elle dérape en appliquant des mesures ou en investissant davantage. Il ne reste alors plus de place pour des réalités anciennes comme le besoin d'appartenance et de reconnaissance de la collectivité ou encore le besoin fondamental de spiritualité. Plus de place non

plus pour l'individu au cœur de la collectivité, puisque cette dernière n'est plus nécessaire. On l'a atomisée pour la discipliner parce que créer pour tous et non seulement pour l'individu est plus dispendieux. Cette stratégie sociale de l'investissement pour le bien commun et les générations à venir est rejetée, car elle est à l'opposé du modèle évoqué plus haut qui cherche plutôt le bénéfice continu et immédiat.

En prenant en compte ce changement de modèle, au cœur duquel on retrouve la rentabilité, le rejet de la faille ou de la faute, le contrôle sur les objets, l'individu ou la réalité, on réalise qu'y correspond une nouvelle figure de l'humain dans la fiction, celle du robot. La figure du robot et ses variantes sont apparues très tôt dans la mise en place du modèle capitaliste, dès l'industrialisation, entre autre dans *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, de la Britannique Mary Shelley (1818), dans le conte bien connu de l'italien Carlo Lorenzini alias Carlo Collodi, *Pinocchio* (1881), ou encore en amante androïde dans *La Vénus d'Ille* (1837) de Prosper Mérimée et enfin, de façon plus directe, dans la pièce du Tchèque Karel Capek, *Rossumovi universální roboti* (1920), et même dans le recueil du romancier russo-américain Isaac Asimov, *Les Robots* (1950). Force est de constater que dès sa représentation en tant que Frankenstein, la figure du robot devient automatiquement une nouvelle menace pour l'être humain. Son caractère antihumain repose sur sa composition avec tout ce matériel qui est le résultat du travail de l'homme, de sa créativité et de sa science, mais aussi sur sa fonction principale, celle d'obéir sans faille à des paramètres logiques

qui lui fournissent la force et l'efficacité qui manquent à son créateur, en repoussant au maximum sa péremption. Sans états d'âme, doutes, sentiments et morale, ce robot ne peut être que rentable et profitable, découlant d'une logique tout à fait contrôlable et comptable. Le robot est comme un écho de ce qui menace l'individu hypermoderne et fabrique l'inconfort qui l'habite en permanence. Il est cet objet qui prend/perd vie, satisfaisant l'illusion mégalomaniacale d'une performance illimitée élaborée et vénérée par un individu demiurge qui prend sa revanche sur la collectivité qui a brimé son épanouissement pendant si longtemps dans la logique de la conception moderne du monde.

Le lien entre cette figure du robot et l'hypermodernité repose sur l'impression de déshumanisation que les deux semblent évoquer. Pour déshumanisé qu'il soit, l'individu hypermoderne sent toutefois la menace et c'est celle de la perte de liberté : la liberté de ne pas réagir comme une machine, celle de refuser, bifurquer, remettre en doute, hésiter, attendre, aimer, chercher, maîtriser, exprimer, se tromper, changer et créer. Bref, l'individu déshumanisé s'inquiète de ne plus pouvoir s'inscrire dans le temps, dans la durée, pour demain et les autres. Il s'inquiète pour son « âme » parce que c'est elle que l'on muselle dans cette époque d'un soi « liquide⁵⁴ », capitaliste, surexposé et malade. Mais si la maladie est un état altéré de la santé, ce qui veut dire qu'en général on en connaît la cause, il faut réaliser que les élans positifs

⁵⁴ Zygmund Bauman, *Liquid Modernity*, op. cit.

d'affranchissement et d'émancipation de l'individu hypermoderne ont le potentiel d'un remède s'ils sont réinvestis dans la réalité, dans la mesure où ils prennent de plus en plus de distance critique avec le modèle capitaliste contraignant de cette époque. Une insatisfaction profonde le guette néanmoins, puisqu'il se retrouve en lutte contre sa société et son modèle dominant et envahissant. Pourtant, il est permis d'envisager selon Aubert, que cette liberté à reconquérir pourrait se substituer à ce qui manque à l'individu : de l'apaisement, de l'effort récompensé, de la magie, de la confiance, de la considération pour la vie, de l'honnêteté et du courage. Le théâtre a la possibilité d'insérer dans le réel du quotidien hypermoderne ces antidotes à l'excès qui usent et détruisent. Le théâtre a le pouvoir de proposer une version inspirante de l'époque et qui fait rêver plus grand, au-delà de l'objet, de l'utilité, de la peur de perdre. C'est un peu ce que nous verrons dans le prochain chapitre, en nous basant sur le modèle de deux pièces contemporaines et une perspective dramaturgique pertinente, pour explorer l'hypermodernité au théâtre.

CHAPITRE II

DE LA PAROLE INTIME ET DU MONOLOGUE COMME DRAMATURGIE DE L'INDIVIDU HYPERMODERNE

Ce deuxième chapitre tentera, par des allers-retours de la théorie à la pratique et en passant par l'exemple d'œuvres dramatiques contemporaines qui révèlent la pensée et la pratique d'auteurs de cette époque hypermoderne, d'observer comment peut s'exprimer sur scène une parole intime par laquelle l'individu hypermoderne manifesterait de la déshumanisation ou de l'insatisfaction. Nous nous attarderons en particulier dans cette perspective aux procédés du monologue et à la présence du corps et d'objets dans ou en périphérie du discours des personnages pour soutenir le discours sur soi. Les procédés dramatiques qui pourraient traduire ces caractéristiques et cette sensibilité nouvelle qui s'instaure entre l'individu et sa société seront repérés chez certains auteurs contemporains comme Elfriede Jelinek et Philippe Minyana qui semblent proposer une dramaturgie utilisant des procédés capables de mettre en scène et en œuvre ce discours de soi et sur soi. Deux grandes théories permettent de mettre en contexte le travail de ces auteurs, il s'agit de la pièce paysage et de la dramaturgie de la subjectivité. Nous ferons une brève présentation de chacune et nous tenterons d'observer des procédés précis utilisés par

Jelinek et Minyana qui nous semblent correspondre à une dramaturgie de l'hypermodernité. Ainsi, les deux grands axes suivis vont mettre de l'avant l'objet et le monologue.

Selon nous, ces procédés révèlent bien plus que leur fonction dans le langage ou dans le rapport à la réalité. Du point de vue dramaturgique, il nous semble que le monologue permettra de travailler avec les concepts de la musicalité du texte, de la « parole verticale », du monologue intérieur, de la répétition, etc. Par ailleurs, certains procédés comme la fragmentation et la discontinuité du temps de narration, bien qu'ils aient une évidente pertinence dans l'écriture dramaturgique contemporaine, nous apparaissent comme secondaires à la suite de la lecture des œuvres *Drames de princesses*, *La Jeune Fille et la Mort* (2006), de Jelinek et *Inventaires* (1987) de Minyana. Les procédés du monologue et la notion de dramaturgie de la subjectivité d'abord définie par Jean-Pierre Sarrazac nous semblent plus riches pour aborder la parole/action (Michel Vinaver, Philippe Minyana en entrevue⁵⁵), d'autant plus qu'ils se manifestent sous trois aspects, dans les deux œuvres à l'étude. Le procédé du monologue, dans toutes ses modulations, nous paraît par exemple susceptible de traduire en termes théâtraux la notion d'échange problématique entre le privé et le public, tel qu'envisagée et travaillée entre autres par les théoriciens de

⁵⁵ Michel Vinaver, (dir.), *Écritures dramatiques. Essais d'analyse de textes de théâtre*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2000, p. .

l'hypermodernité, Bernard Lamizet et Miguel Benasayag. De même, le recours au corps et à l'objet devient pertinent pour aborder le travail autour des notions de la consommation et de l'individu portées à notre attention par Gilles Lipovetsky, Nicole Aubert et Jean-Claude Kaufmann. C'est aussi par ce biais que nous tenterons de faire ressortir l'omniprésence de la technologie et du numérique. Ces deux sortes de procédés sont à inscrire dans l'esthétique plus générale de la pièce paysage théorisée par Vinaver et de la dramaturgie de la subjectivité élaborée par Sarrazac ; ils nous paraissent à même de raconter et de représenter comment l'insatisfaction et la déshumanisation peuvent être à la fois porteurs d'espoir et de crainte chez l'individu hypermoderne et d'envisager sous une forme dramatique un individu hypermoderne aux contours multiples et flous. Dans les paragraphes qui suivent, j'indiquerai comment certains auteurs contemporains en jouent et de quelle manière ces usages me serviront de balises pour ma création.

La pièce paysage de Michel Vinaver et la dramaturgie de la subjectivité Jean-Pierre Sarrazac.

Avant d'aborder le travail des auteurs Minyana et Jelinek tel qu'annoncé, il nous semble primordial de souligner rapidement deux grandes tendances de la dramaturgie contemporaine mises en relief par deux importants théoriciens français : le fait que la parole puisse être action et une dramaturgie de la subjectivité qui cible l'intime comme son principal champ d'exploration.

Pour Vinaver, au théâtre, le rôle de la parole est plus qu'une courroie de transmission. Il « part de l'évidence qu'il existe une spécificité du texte de théâtre, constitué comme il est, pour le principal, de paroles émises par des personnages de fiction ; et cette parole *agit*, pour autant que toute pièce de théâtre se présente comme une action et que celle-ci est mue en avant par l'effet des paroles prononcées.⁵⁶ » Sa méthode désormais célèbre interroge des fragments d'une pièce pour en ressortir les idées, thèmes, mécanismes principaux, et ainsi donner une impression générale de l'œuvre. Cette méthode nous semble bien adaptée à notre intention de repérer des procédés et leurs impacts sur l'œuvre mais aussi ce qu'ils révèlent de l'individu hypermoderne. Cependant, nous n'utiliserons pas de façon systématique cette méthode d'analyse, puisque ce n'est pas l'objet de ce mémoire. Toutefois, nous garderons en tête les quinze axes dramaturgiques⁵⁷ de la parole-action en raison de son lien évident avec le procédé du monologue et le rôle qu'il occupe dans le théâtre contemporain.

Quand Jean-Pierre Sarrazac écrit *Théâtres intimes* en 1989, il a l'intuition que le théâtre contemporain adopte une dramaturgie qui réagit et s'inscrit dans une tendance au spectaculaire qui prend le dessus sur la fable et la pensée. En réhabilitant l'intime au théâtre, il témoigne de ce changement mais aussi de l'évolution de l'action au sein de la dramaturgie. Ainsi, pour lui, le « drame ne se déroule plus principalement

⁵⁶ Michel Vinaver (dir.), *Écritures dramatiques. Essais d'analyse de textes de théâtre*, Babel, 2000, p. 9.

⁵⁷ Voir le tableau des axes dramaturgiques, *op. cit.* p. 920.

dans la sphère interpersonnelle, intersubjective [...] mais dans une nouvelle sphère, intrapersonnelle et intrasubjective.⁵⁸ » Puisque ce travail prend en compte la part des médias et donc du spectacle, il nous semble important de noter que, pour Sarrazac, l'intime et le spectaculaire cohabitent. L'intime qui rencontre l'autre « témoigne d'ailleurs de sa disposition à se donner en spectacle⁵⁹ ». Cette réconciliation entre l'intime et le spectaculaire s'oppose, pourtant, selon lui, à la perspective « intimiste » qui signifie que l'action dramatique se concentre sur la vie privée, le contraire, nous l'avons compris, de « l'intime » qui s'expose publiquement, même si ce qu'il offre au public est morcelé, discontinu, flou.

Parole « verticale », monologue intérieur, objets et corps dans *Inventaires* de Philippe Minyana

Les monologues dans *Inventaires*, pièce représentée pour la première fois en 1987, exhibe une parole qui se bouscule sur fond d'absurde et de bruit. Jacqueline, Barbara et Angèle se racontent avec chacune un objet qui a une place importante dans leurs vies. Ici, c'est la profusion qui domine, le désordre dans les thèmes et sujets abordés, mais aussi dans la syntaxe et la grammaire. D'ailleurs, Minyana revendique que ce travail sur le récit oral, qui est le matériau de base dans *Inventaires*, puisse

⁵⁸ Jean-Pierre Sarrazac, *Théâtres intimes*, Arles, Actes Sud, coll., « Le temps du théâtre », 1989, p. 80.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 67.

conserver « la musique de la parole, sa vitesse, son énergie⁶⁰ ». La critique parlera d'une langue « matiérée ⁶¹ » par laquelle les mots « roulent et [...] font du bruit⁶² ». On a envie de prendre du recul devant tout ce fouillis en même temps que l'on se sent happé par la curiosité de faire sens de tous ces mots qui déboulent comme une avalanche. Pour sa part, Minyana fait référence à une parole « verticale » qui délaisse « une parole frontale envoyée dans le public⁶³ ». C'est une parole « verticale » qui fait littéralement tenir les personnages debout et ne vient pas témoigner « d'une situation claire, illustrative, d'une analyse déjà construite.⁶⁴ » C'est une parole « lancée, agressive, qui bute contre l'oreille des gens⁶⁵ » pour provoquer une réaction individuelle du spectateur. Cette parole est comme une musique qui révèle les individus au quotidien. Comme si c'était la force des monologues projetés sur les spectateurs —issue de la densité du discours mais également de son caractère aussi discontinu que le quotidien réel peut l'imposer— qui leur permettait d'avoir accès à une réalité plus sensitive, sensible, « primitive⁶⁶ ». En effet, on perçoit rapidement que la signification des discours différents et singuliers des femmes n'est pas l'enjeu

⁶⁰ Christine Autant-Mathieu (dir.), *Écrire pour le théâtre. Les enjeux de l'écriture dramatique*, Éditions du CNRS, Paris, 1995, p. 135.

⁶¹ *Ibid.*, p.136.

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*, p.141.

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ William James (*Philosophie de l'expérience. Un univers pluraliste*, Paris, Les empêcheur de tourner en rond, 2007, p. 188), cité par Denis Cerclet, « La parole comme geste ou l'expression du vivant », *Études théâtrales : Corps parlant, corps vivant. Réponses littéraires et théâtrales aux mutations contemporaines du corps*, n° 66, 2017, p. 46.

dramatique principal. C'est plutôt leur « résonance⁶⁷ » qui permet de « saisir la circulation des forces, des intensités et des affects.⁶⁸ » Par ce procédé, Minyana révèle alors une réalité qui renvoie aux impératifs de la consommation que sont les objets du quotidien pour se faire entendre et qui est reconnue, perçue, décelée par l'individu-spectateur. Cela permet de percevoir que le monologue intérieur ne porte pas la parole de façon à développer une action, mais bien des connaissances et un savoir diffus qui vient de l'être et qui révèle son rapport à l'autre, mais aussi à son environnement. C'est une réalité psychologique à laquelle il donne accès.⁶⁹ C'est ainsi que le monologue est utilisé par Minyana de façon particulière. En effet, il se présente décousu, tout en profusion et porté par l'objet.

Par ailleurs, le spectateur ne manque pas d'être assailli par le flot d'objets et de sujets du quotidien que font déferler sur lui les trois femmes. Le public ne peut faire autrement que de recevoir violemment cette parole âpre du quotidien et de l'individu moyen, soumis aux contingences des objets et de la consommation. C'est sur le modèle de la pièce-paysage et de sa « juxtaposition d'éléments discontinus à caractère contingent⁷⁰ » que semble reposer ce drame de Minyana. Objets du quotidien et parole syncopée, semblable à celle de madame-tout-le monde, se

⁶⁷ Denis Cerclet, « La parole comme geste ou l'expression du vivant », p. 46.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ Joseph Danan, *Théâtre de la pensée*, Rouen, Médiannes, 1995, p. 21.

⁷⁰ Michel Vinaver, *Écritures dramatiques. Essais d'analyse de textes de théâtre*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2000, p. 901.

rencontrent, se soutiennent et fabriquent ici ce rythme essentiel à la pièce et forment la réalité d'un discours sans fable et sans action.

La manipulation de soi se perçoit d'une façon unique par le rapport des femmes avec le contexte de leur récit. Dans le cadre d'un jeu télévisé, qui semble peu important pour elles, l'auteur met en scène des personnages qui livrent le fil de leur pensée sans cachette, ni retenue et de façon si peu cohérente qu'il ne s'agit plus de construire une intrigue ou de communiquer une intention ou une information. On réalise alors que cette parole réussit à déjouer l'attente hypermoderne de l'utilité, dans ce cas-ci celle du discours, même si le cadre imposé semblait soutenir cette idée. Le spectateur finit par accorder lui aussi peu d'importance au contexte des révélations et est surpris autant par l'audace, l'incongruité ou le manque de cohérence des discours. Le soi révélé est celui qui a passé par le filtre du temps et des affects et qui ne porte pas la marque d'un soin excessif. C'est par exemple dans une syntaxe approximative et la multiplication des ellipses qu'Angèle se raconte :

Quand les Allemands sont arrivés sur Paris maman nous avait dit on file sur Bordeaux chez votre sœur on était quatre sœurs moi j'ai dit : je reste à Paris et elle m'a dit : pour que les Allemands te violent « espèce de » elle l'a dit souvent « espèce de » on est parties sur Bordeaux on s'est retrouvées à Sens on campait dans des wagons SNCF mon papa travaillait à la RATP on a été pistonnées on a eu droit à un wagon PTT avec cabinet de toilettes il y avait beaucoup de soldats j'avais quatorze ans je faisais tout pour en faire dix-sept et j'en faisais dix-sept je m'étais cousu une petite robe verte jaune avec des manches ballon et un col rouge c'était l'horreur les vaches hurlaient elle voulaient qu'on les traie les gens fuyaient on tuait les lapins dans les fermes les cochons maman avait perdu six kilos [...] ⁷¹.

⁷¹ Philippe Minyana, *Chambres. Inventaires. André*, Montreuil, Éditions Théâtrales, 1987, p. 51

Son discours est comme un objet incomplet, trébuchant, et la pensée qu'il convoque est photographique, en d'autres mots, c'est l'apparence ou les circonstances qui sont reçues par le spectateur, qui le percutent selon l'intention de Minyana mais aussi le rejoignent. Le spectateur se retrouve en terrain connu en rencontrant le récit d'Angèle déguisé en réalité socioéconomique d'un quotidien, où les objets et les apparences sont ce qui est accessible pour connaître la réalité et l'autre. Il faut noter au passage la présence du thème du désir sexuel que l'on veut faire comprendre par une attitude mais surtout par une robe. Le désir est aussi au cœur du discours de Barbara. N'est-ce pas le moyen le plus clair de repérer l'individu hypermoderne et les tensions qui l'habitent, d'ailleurs ? Dans ce discours, les objets servent de support à sa mémoire, mais aussi à sa colère et révèlent la désespérante insatisfaction qui la ronge :

[...] on est entrés aux Galeries Lafayette et on a acheté cette cochonnerie en trente secondes à cause du rayon de soleil mais aussi parce qu'il a bien vu que j'étais belle sur le boulevard Haussman le vendeur nous a dit : ça fait une belle lumière mi-jaune mi-rose [*sic*] en fait c'est plutôt rose et quand on est ressortis des Galeries Lafayette il n'y avait plus de soleil et je me suis dit : c'est mauvais signe ça [...] Lionel c'est la Saint-Valentin donc la Ste-Valentine et lui il me dit: j'ai mal aux dents et il va à la salle de bain il me demande ce que j'ai fait à bouffer il a dit « bouffer » et ça j'ai pas supporté et moi je lui dis : du canard au pamplemousse et lui me fait : ah bon c'est chinois! il m'a dit « c'est chinois » avec un ton spécial de voix une voix de mépris comme s'il me disait ce que tu peux être tarte ma pauvre grande c'était comme s'il m'avait donné un coup de poignard ça non plus j'ai pas supporté je ne fixais toujours pas le potassium j'ai vu tout noir et j'ai allumé cette cochonnerie et sa lumière était mi-jaune mi-rose comme l'avait dit le vendeur mais plutôt mi-rose mon plaisir était gâché je me suis mise à chialer et alors d'un mouvement sec j'ai enlevé mon béret d'un seul coup [...] alors je lui fais : tu es cocu avec un Belge il m'a envoyé Télépoche à la figure il a voulu m'empoigner je me suis dégagée et lui il s'est pris les pieds dans cette cochonnerie et il est tombé et la cochonnerie aussi qui éclairait la moquette je n'ai pas digéré les coquilles St-Jacques au divorce j'ai pleuré et lui aussi il a pleuré le sexe ne suffit

pas dans un couple j'ai gardé cette cochonnerie à cause de cette lumière mi-jaune mi-rose mais surtout rose⁷² !

On remarque d'emblée un discours décousu mais révélateur de rapports sociaux tendus et d'un moi qui, pour avoir l'air incohérent, n'en est pas moins le produit de rapports de force sociaux et genrés qui défavorisent l'énonciatrice. Ainsi ce type de discours réussit à faire tenir cet ensemble de considérations abstraites, bref à les rendre concrètes, solides comme des objets. L'auteur prend également soin de situer cette parole dans un contexte empreint de consumérisme à l'occasion de cette Saint-Valentin au cours de laquelle le discours de Barbara révèle un désir impérieux mais maladroit qu'elle veut attiser, satisfaire et révéler tout à la fois. Le thème de l'insatisfaction éclate alors à plusieurs niveaux : le vendeur sera plus séduit que son mari par le désir qu'elle exhibe grâce à ses jolies jambes ; l'objet audacieux qu'elle achète pour satisfaire son désir et s'imposer comme la seule aux yeux de son mari ne servira à rien ; son plaisir enfantin ou coquin de Valentine n'est pas reconnu, il est au contraire gâché ; une réplique sans poésie ou romantisme lui donne l'impression que son mari la méprise ; elle ne réussit pas à exprimer clairement son indignation qui passe seulement par le béret qu'elle enlève ; enfin, violence, divorce et tristesse terminent ce tableau. Il ne reste rien de l'espoir de reconquérir son mari qui était porté par le désir sexuel. C'est alors que l'insatisfaction prend le dessus. À l'instar du

⁷² *Ibid.*, p. 56.

monologue intérieur qui repose essentiellement sur du vide, on repère ici un écho de cet individu hypermoderne « par défaut » qui n'entre pas dans les cadres, qui a « décroché des structures collectives d'encadrement pourvoyeuses, précisément de sécurité, de biens et de considération » et qui est sujet « au débordement affectif et [au] trop plein d'excitations violentes, d'amour, de haine, de rage, de désespoir et d'exaltation.⁷³ ». Il subit ainsi l'excès de cette époque hypermoderne⁷⁴ même au cœur d'un contexte en apparence sans lien avec les impératifs de son époque.

On est tenté de conclure que le « moi » paraît brouillon dans ces deux extraits mais qu'il impose tout de même avec autorité une histoire personnelle dont les accents hypermodernes sont l'urgence (syntaxe approximative, profusion de thèmes et d'informations) et l'excès (de mots, d'images, de sentiments insatisfaits) qui soulignent du même coup des aspects de l'individualisme contemporain comme l'omniprésence de la consommation et des objets, tant comme contexte que comme schèmes d'appréhension du réel, l'insatisfaction et cette souffrante « fatigue de soi⁷⁵ ». Suivant la logique de la consommation dominante et écrasante présentée par Aubert, Bensayag et Lipovetsky, l'excès place l'individu dans une urgence incontrôlable parce qu'issu du système socioéconomique, comme l'explique Nicole Aubert : « On a développé dans les entreprises des « cultures de l'urgence » qui

⁷³ Nicole Aubert, « L'individu hypermoderne et ses pathologies », p. 606

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ Gilles Lipovetsky, *La société de déception*, p. 8.

exigent une hyperréactivité immédiate et une réponse « dans l'instant » aux diverses sollicitations professionnelles⁷⁶ ». Mais c'est l'impact observé sur l'individu par Aubert qui nous renvoie à la forme autant qu'au contexte des monologues des femmes d'*Inventaires* : « On remarque que cela aboutit souvent à l'impossibilité de différencier l'accessoire de l'essentiel, tout semblant devenu à la fois urgent et important et, comme tel, devant être traité avec la même exigence d'immédiateté.⁷⁷ » Dans la perspective dramaturgique, de toute évidence cette syntaxe et cette multitude des thèmes autant que l'imposante présence du temps présent malgré un discours du passé, de même qu'un faible intérêt pour la situation, renvoient clairement à l'axe dramaturgique de la parole/action théorisé par Vinaver⁷⁸. En y associant la vacuité de l'objet ou de notre rapport à celui-ci, le texte réussit à révéler toute l'insatisfaction et le caractère décevant de la réalité de ces femmes. Le procédé du monologue semble être celui de la satisfaction par essence, parce qu'il est si peu contraint par les autres ou l'extérieur. Malgré tout, dans ce contexte, il ne réussit tout de même pas à contenter l'individu qui le prononce.

Nous retiendrons l'objet et le monologue intérieur comme mécanismes qui peuvent révéler et permettre d'incarner l'insatisfaction de l'individu hypermoderne en même temps que la parole happe l'attention du spectateur plutôt que la situation

⁷⁶ Nicole Aubert, « L'individu hypermoderne et ses pathologies », p. 608.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ Voir le tableau des axes dramaturgiques, Michel Vinaver, *Écritures dramatiques*, p. 920.

dramatique ou l'action. Ce qui nous frappe aussi, c'est que cette parole reste floue et est délibérément présentée sous une forme multiple. Le rapport avec la réalité et le passé nous interpelle également. Nous y voyons se dessiner le contexte ou la situation de notre création où l'objet servira de fil conducteur aux réactions différentes et multiples, face au même objet cette fois, plutôt que face à des objets différents. Ainsi le monologue désordonné, décousu ainsi que la profusion dans le discours, à la façon de Minyana, inspirera notre création, car cette écriture de l'urgence, primitive, correspond bien selon nous au rapport de l'individu avec la réalité contemporaine.

Monologue et vêtements dans *Jackie* d'Elfriede Jelinek

Jackie est un long monologue aux allures de récit, tiré de *Drames de princesses. La Jeune Fille et la Mort*. D'ailleurs, qu'en est-il vraiment de ce monologue ? D'emblée, il nous semble qu'il s'inscrit dans la dramaturgie de la subjectivité théorisée par Sarrazac dans *Théâtres intimes*⁷⁹. En effet, le début du monologue nous frappe, comme s'il était un exercice de style pour faire percevoir ce que de Singly nomme la mise en scène d'une intimité, apanage de l'identité personnelle qui appartient à la sphère privée, qui provoque une confusion lorsqu'elle s'affiche sur la scène de la

⁷⁹ Jean-Pierre Sarrazac, *Théâtres intimes*, Arles, Acte Sud, 1989, p. 10-11.

sphère publique⁸⁰. Voici un exemple d'un tel usage du monologue par la protagoniste :

Il faudrait tout équiper d'apparat et de pompe, sauf moi-même, il faudrait rester simple, ce qui nécessite, surtout dans la plus grande discrétion, dans le moindre soupçon d'un ton accessoire, des façons effrontées qui, cependant, font entièrement silence dès que l'on fait son entrée en miracle de la Vierge Marie.⁸¹

Il nous semble notable de rencontrer, de façon aussi concentrée, plusieurs identités types qui prédisposent à la représentation de soi-même dans l'espace public. En ce sens, on peut nommer l'identité de type narcissique et égocentrique qui manipule le monde entier autour de lui à son avantage propre et à sa propre gloire comme dans le passage précédent où Jackie réfléchit à la façon la plus efficace pour elle de révéler une identité fabriquée, savamment tissée du désir d'être reconnue et du souhait de ne livrer d'elle-même que ce qu'elle juge acceptable de livrer. On repère aussi une identité en contrôle de tout et surtout de soi-même, jouant habilement des effets de la représentation de soi devant les autres pour préserver leurs attentes morales de toute provocation et pour atteindre efficacement son objectif de séduction. C'est probablement pour cela que l'on retrouve l'antithèse « la plus grande discrétion » et « des façons effrontées ». Ce contraste révèle l'imperfection, donne l'illusion de l'authenticité et rejoint son public. Toute cette mise en scène de soi ne pourrait être

⁸⁰ François de Singly, « Individualisme et lien social », *Lien personnels et Politiques*, n° 39, printemps 1998, p. 38.

⁸¹ Elfriede Jelinek, « Jackie » dans *Drames de princesses. La Jeune Fille et la Mort*, Paris, L'Arche, 2006, p. 66.

complète sans une finale grandiose, un miracle. La dernière identité convoquée est quant à elle bel et bien une image de la perfection : la Vierge Marie. Suivant la pensée de Singly, il est possible de constater que ces trois représentations agencées n'offrent qu'une part de l'identité réelle du personnage de Jackie. Ainsi, plutôt que d'embrasser comme traditionnellement au théâtre un personnage type, un caractère, on en présente un qui semble pouvoir se subdiviser à l'infini pour pouvoir répondre aux besoins et attentes du lecteur-spectateur. Ceci se veut le reflet des situations réelles que ce dernier peut vivre dans un monde où les gens croisés le sont souvent dans un objectif précis, une utilité prédéterminée, où un temps restreint est imparti. Bref, l'individu hypermoderne et ses contraintes créent un personnage de théâtre qui n'est pas manipulé par son environnement, dont on ne se sait d'ailleurs presque rien, mais qu'il manipule plutôt dans un but obscur certes, mais assurément influencé par des motivations intimes et secrètes. Par ailleurs, c'est un choix intéressant en regard de ce que Joseph Danan nomme le théâtre de la pensée. En suivant ce monologue, le lecteur-spectateur est immergé dans les réflexions de Jackie, coupé de la situation et de l'action au sens traditionnel, ce qui présente ainsi « une "insularisation" du drame dans la psyché du personnage ⁸² ». Cette parole au féminin se distingue aussi par les efforts accomplis par Jackie pour nommer son existence et pour se différencier des autres. On peut aussi voir un lien avec les analyses de Benasayag sur notre époque hypermoderne. Pour Benasayag, l'individu hypermoderne, tout comme Jackie dans

⁸² Joseph Danan, *Le théâtre de la pensée*, p. 75.

son monologue, est une « entité qui, se proclamant transhistorique et par là inébranlable, se considère comme ce sujet autonome séparé du monde conçu comme un objet qu'il peut maîtriser et dominer.⁸³ » Le passage étudié montre comment cette maîtrise peut s'exprimer au théâtre dans le monologue d'un personnage. On a souligné toute la manipulation, le travail, l'effort qui semblent pouvoir s'associer au bruit, et qui révèle une dépense d'énergie à l'extérieur de soi plutôt qu'en soi, puisque tout cela se termine de façon grandiose avec l'apparition de la Vierge Marie, mais aussi du silence. C'est le silence de la personne, de l'individu au profit du bruit nécessaire pour le faire exister dans l'espace public, selon son intention propre. Benasayag établit un lien entre cette manipulation, cette recherche de contrôle et un changement dans le rapport de l'individu avec le réel et ses lois. Puisque l'individu hypermoderne se permet une recherche égocentrique de la liberté et n'accepte aucun tabou ou limite dans l'atteinte de ce but, « [I]l ne pense pas comme le maître accompli du monde : il se conçoit comme projet, en attente ⁸⁴ » parce qu'il « vit un présent de frustration, d'oubli et de manques ». Par conséquent le nouvel objectif de l'individu hypermoderne face au réel et ses lois est le suivant : « Les contrôler, les dominer deviendra ainsi le chemin par lequel l'homme pourra advenir à son propre accomplissement, puisque la liberté est identifiée à la domination.⁸⁵ » Il nous semble révélateur que la figure de la Vierge Marie complète le tableau imaginé par Jackie,

⁸³ Miguel Benasayag, *Le mythe de l'individu*, p. 16.

⁸⁴ Miguel Benasayag, *op. cit.*, p. 16.

⁸⁵ *Ibid.*

puisque cette figure de perfection est depuis longtemps puissante mais aussi contraignante comme modèle féminin imposé. Jelinek, grâce à l'antithèse et au monologue présente une femme qui semble être plus qu'un individu au sens général du terme. L'auteure nous permet de percevoir l'illusion de contrôle sur sa vie que Jackie croit avoir en passant par le contrôle du message et de l'image qu'elle provoquerait intentionnellement sur l'autre. À grand renfort d'image puissante de la femme soumise à la volonté extérieure et sans reproche, parfaite, comme une illusion de la réalité, Jelinek propose un personnage qui parle beaucoup trop pour paraître sain. Nous y voyons la marque du manque et de l'insatisfaction autant que le projet fou à concrétiser du total contrôle de son image, selon sa volonté, en faisant fi d'un large pan de la réalité. Ce qui nous frappe encore, c'est que cette tension toute théâtrale se termine sur un silence qui nous fait penser à celui de la mort. Comme si au-delà de tout ce travail, on ne puisse plus imaginer autre chose que la mort ; rien de plus après manipulation de soi, des autres et de la réalité ! Il ne reste, pour continuer à se raconter, qu'à habiller ce vide. Nous y voyons l'intention de Jelinek d'offrir un personnage qui incarne l'« insularisation » théorisée par Danan, puisqu'on perçoit ainsi tout le drame qui se joue dans la psyché du personnage : fabriquer l'illusion d'une vie pour contrôler sa mort, puisqu'elle menace partout et en tout temps.

La langue de ce monologue discontinu aux dimensions psychanalytique et identitaire est portée par un corps presque entièrement hanté par les vêtements que

Jackie revêt et qui semble avoir pris ici le relais du langage et de la parole, qui se sont effondrés. En effet, le langage qui sert à communiquer directement avec autrui est absent dans Jackie. Il s'efface devant ce que le personnage porte et il rejoint l'usage du monologue étudié par Joseph Danan : « Il est le lieu, la forme et la médiatisation de l'étrangeté, de la violence et de la déchéance.⁸⁶ » Ainsi, on associe à la souffrance cette parole du corps. Dans le contexte du monologue de Jackie, que l'on devine profondément troublée après l'assassinat de son mari, on remarque que l'étrangeté, la violence et la déchéance débordent l'évènement tragique et colorent l'ensemble des propos que tient Jackie de façon plus ou moins cohérente. Ces thèmes s'associent tour à tour à des évènements ou à des situations d'un lointain passé (celui de son enfance et de son éducation), à sa situation présente et tragique envahie par la mort violente de son mari mais aussi à sa façon de comprendre le monde ou d'être dans ce monde selon le rôle qu'elle occupe mais aussi l'individu qu'elle est, comme dans ce passage :

Mon contour est très complexe, mais il y a toutes ces abréviations pour cela, exprimant ce que sont mes vêtements, et je les utilise toutes pour m'inscrire en abrégé dans le livre de l'humanité, dans ses albums, tout le monde y trouve son compte. Un abrégé qui est au fond une variante sans identité ni forme. Tout est incertain, c'est pourquoi je parais si sûre.⁸⁷

Il faut remarquer le procédé de l'antithèse que Jelinek utilise plusieurs fois durant le monologue. Il accentue l'impression d'incertitude mais aussi révèle l'un des rôles des

⁸⁶ Joseph Danan, *op. cit.*, p. 51

⁸⁷ Elfriede Jelinek, « Jackie », *Drames de princesses*.

vêtements dans la pièce mais aussi pour le personnage. Il est la surface qui couvre tous les doutes, les manipulations, jeux de pouvoir, intuitions, tristesses et manques. On en perd le fil du temps et des lieux et on y retrouve la pensée d'Aubert lorsqu'elle se réfère à Georges Balandier pour compléter le portrait de l'individu hypermoderne : « l'espace et le temps ne sont plus définis par des repères familiers, ils deviennent des générateurs de dépaysement ; le moment et son lieu, le *hic et nunc*, entretiennent une sorte d'alliance dans la discontinuité, au prix d'une fragmentation de la vie, d'une incertitude quant à la définition de son soi.⁸⁸ » Les vêtements sont pour Jackie, suivant cette logique et le texte, le seul rapport au présent, sa seule véritable incarnation dans la réalité des autres. Ce retrait excessif dans le passage précédent mène le personnage à une conclusion aux apparences altruistes, en effet on y lit : « tout le monde y trouve son compte ». L'ironie de Jelinek est un autre procédé à souligner puisqu'il n'apporte aucun soulagement ou solution. Ainsi, l'incertitude reste omniprésente et envahissante, bref l'expérience est inconfortable pour le lecteur-spectateur et souligne son caractère tragique. On perçoit alors l'ampleur de la violence du choc avec une réalité envisagée par fragments, sans continuité dans le temps ni dans le lieu. Dans la pièce de Jelinek, on se demande si les vêtements ne deviennent pas une représentation de la réaction du personnage à la violence ; tantôt refuge (« Je m'autorise à me sentir entièrement chez moi dans mon corps, parce qu'il est entouré

⁸⁸ Nicole Aubert, *L'individu hypermoderne*, p. 16.

de vêtements qui me donnent une sécurité.⁸⁹ ») ; tantôt affirmation contrôlée de soi (« Je suis mon propre mobilier. Je survis différemment parce que je suis en chair et en os et en même temps pas vraiment. Je suis faite de telle et telle robe, manteau, look décontracté– généralement le pantalon. Je suis vêtement.⁹⁰ ») En fait, l'héroïne agit comme si elle se prémunissait en permanence d'une menace.

De plus, d'autres passages comme celui-ci confirment toujours l'impression que ses vêtements deviennent le langage de Jackie :

Dans mon stade préverbal, que l'on pourrait aussi appeler mon stade vestimentaire, donc dans la forme où on ne parle pas encore, mais qui est déjà là et attend d'être déclaré au tribunal des masses, les commentateurs s'immisçaient sans cesse. On a presque plus parlé de mes vêtements que de moi. Et ça, ça veut dire quelque chose ! C'était mon écriture, mes vêtements. Mes vêtements étaient plus individuels que mes paroles, vous comprenez, alors qu'ils étaient lignes, la forme fondamentale, tout cet appareil n'était qu'artifice, sobre, essentiel. Cercle, carré, sphère, cube. Le tissu se repliait devant moi parce que je ne caressais que très légèrement la taille, comme les vagues caressent Vénus, née de l'écume. Mais moi j'étais l'écume, le mensonge dans les songes des autres, des étrangers⁹¹.

Dans un premier temps nous frappe ce qui ressemble au phénomène d'« extimité ⁹² » décrit par Tisseron. Il s'agit, rappelons-le, de ce que l'individu décide de rendre visible quant à son intimité. Ce processus est social et identitaire et met en évidence les rapports qu'entretiennent la sphère privée et la sphère publique tels qu'ils convergent dans les médias (« tribunal des masses » et « les commentateurs s'immisçaient sans cesse⁹³ »). Jackie semble consciente de cet intime qu'elle livre

⁸⁹ Elfriede Jelinek, *op. cit.*, p. 81.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 95.

⁹¹ *Ibid.*, p. 76.

⁹² Jean-Paul Fourmentraux, (dir.), *Identités numériques. Expressions et traçabilité*, *op. cit.*, p. 21.

⁹³ *Ibid.*

précautionneusement. Mais elle s'interroge aussi au sujet de l'impact de cette image préfabriquée par ses vêtements, qu'elle nomme « mensonge ». Il va sans dire que cette mise en scène de soi par l'image évacue presque entièrement la notion de vérité. Et pour cause puisque Jackie ne cesse dans ce monologue de vouloir se tenir à distance des autres : « Je suis restée seule, je vous confie le secret : ne jamais se serrer auprès de personne⁹⁴ ! » Quelle valeur alors la vérité garde-t-elle quand elle est surtout celle d'un individu qui s'isole et qui n'a plus besoin de ce concept, puisqu'il n'interagit plus avec quiconque. Retranché dans le monde qu'il s'est choisi, phénomène de notre époque hypermoderne et conséquemment de notre rapport marchand à l'individu comme nous l'avons vu plus haut, la vérité devient celle de celui qui l'énonce ou l'impose tel que le décrit Benasayag. Jackie nomme ce qui compte désormais : « On voit le pouvoir et on ne le voit pas. Il faut faire de beaux mouvements avec la tête et ensuite ficeler tous ces mouvements en une photo, les ligoter comme otages de soi-même.⁹⁵ » Dans le passage plus haut, Jackie fait preuve de lucidité en interprétant ce pouvoir sur autrui comme un « songe », c'est-à-dire une imitation incomplète de la réalité aux significations obscures desquelles chacun peut faire du sens en toute subjectivité. Comment pourrait-il en être autrement lorsque le verbe ne remplit pas son rôle en créant le lien à l'autre qu'implique spontanément un rapport à la vérité ? Par ailleurs, ce long monologue est marqué par différents

⁹⁴ Elfriede Jelinek, *op. cit.*, p. 97.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 67.

procédés au caractère itératif, une mécanique surutilisée en publicité et qui sert à vendre autant qu'à convaincre (deux formes de pouvoir). Ainsi, le monologue est rythmé par la reprise de mots. On retrouve par exemple 26 occurrences du mot « vêtement » ; 16 occurrences du mot « non » pour 4 « oui » ; plus de 30 occurrences du mot « mort » ou de ses dérivés. Les mots « manque », « cheveux », « lumière » et « chair » reviennent aussi beaucoup. Nous avons souligné l'usage de l'antithèse tout autant et l'on peut ajouter que les répétitions en général, que ce soit de noms, de procédés ou de thèmes récurrents comme celui de la mort s'accompagnent de corrections, de reformulations et d'hésitations. Jackie dans ce monologue contrevient à ses habitudes qui la poussent à ne livrer d'elle-même que son image ou des images qu'elle fabrique pour se garder à distance de tous, et nous livre sa méthode pour y arriver. Mais elle hésite, elle semble autant éprouver le besoin de dire que celui de bien contrôler ce qu'elle dit. Bref, toutes ces répétitions soulignent des obsessions ou agissent comme un fil conducteur bien concret, celui de la métaphore du vêtement et de la mort, sur lequel s'appuie une parole incomplète, maladroite, souvent menteuse et quelques fois compatissante.

Pour le travail de création à venir, nous retenons de cette pièce les thèmes autant que le travail dramaturgique de Jelinek souligné plus haut, qui nous paraissent enrichissants pour aborder l'inconfort vécu par l'individu hypermoderne. En résumé, dans le premier cas, les thèmes du contrôle, de la recherche de perfection, de la manipulation de l'image de soi, du maintien de l'autre à distance, de la perception de

l'individu aux contours définis que l'on manipule comme un objet ou que l'on déguise et la menace de la mort intime. Dans le deuxième cas, l'usage du monologue permettant de véhiculer une forme de souffrance plus ou moins aiguë mais tout de même présente ainsi que le rôle de la répétition, de l'antithèse autant que de la contradiction et de la révision continue du discours au service d'une solitude et d'une difficulté à dire et à connaître la réalité ressortent et sont retenus comme procédés formels à exploiter. Enfin, le pouvoir illusoire que transmettent les médias qui colportent sans cesse les images et mettent à mal la vérité, par le moyen de discours rapportés, mais selon la perspective unique du personnage, nous inspire également.

Le monologue pour raconter l'être

Puisque notre hypothèse de recherche principale est que l'inconfort de l'individu contemporain serait lié à certaines caractéristiques de l'hypermodernité et que l'on peut trouver des procédés à même de traduire ces caractéristiques dans l'écriture dramatique, ce travail de recherche et de création fera en sorte d'entremêler les thèmes et les pratiques pour révéler un individu hypermoderne concerné par son identité et son caractère humain, qui cherche une façon de se dire (par le monologue et l'association au corps et à l'objet) et d'être au cœur d'une société qui garde plus que jamais les individus au centre de tout (médias et consommation) mais en

périphérie de l'autre (dans une subjectivité très forte manifestée au théâtre ou dans les principes de l'hypermodernité). La déshumanisation est le thème principal qui permet d'envisager l'individu contemporain en lutte contre lui-même et hésitant à se révolter. La dramaturgie contemporaine semble incarner dans des optiques opposées les différents degrés de cette réflexion. C'est du moins ce que nous constatons après l'analyse des pièces *Inventaires* de Philippe Minyana et *Jackie* d'Elfriede Jelinek. En effet, nous avons découvert que le monologue, qui occupe une large part des approches dramaturgiques contemporaines que sont la dramaturgie de la subjectivité et la pièce-paysage, peut révéler une position opposée en ce qui concerne le rapport à soi et à la réalité contemporaine. Chez Jelinek, le personnage se présente capable, dans le contrôle excessif, de se forger une surprotection de soi, que les vêtements représentent sous la forme d'une armure. C'est la recherche de pouvoir, l'excès, selon la pensée d'Aubert décrite dans le premier chapitre, qui est mise en scène. Mais c'est aussi le tragique d'une mise à distance de soi consciente qui offre peu de paix ou de satisfaction, parce que tout ce contrôle n'est qu'une illusion de satisfaction. Chez Minyana, les personnages des concurrentes sont incapables d'atteindre la satisfaction ; elles sont bousculées par leur vie, leurs choix, la force de leurs désirs et l'impossibilité de les combler. La profusion et le discours décousu rendent bien cet état, tandis que chez Jelinek, l'auteure aura plutôt utilisé la répétition et l'antithèse pour montrer la recherche de contrôle. Ces deux approches révèlent un aspect de la réalité de l'individu contemporain, c'est-à-dire cette hésitation face à la révolte pour résoudre son insatisfaction. Pour la création qui suit, seront retenus ces procédés de

la répétition ainsi que les jeux sur les mots et la forme, pour tenter de provoquer l'expérience de cette pensée intérieure qui hésite et se limite à l'immédiat. Un immédiat surchargé et incertain, profondément influencé par les émotions du moment, inconscient de l'héritage du passé qu'il porte en lui autant que de son influence sur sa réalité et celle des autres. En accord avec la théorie de la pièce paysage, c'est celui d'une pensée continue et sans retenue qu'on tentera de mettre en scène. Paysage qui n'a que peu à faire avec les questions habituelles du quand, où, pourquoi et comment. Nous mettrons en parallèle les paysages de la pensée de quatre personnages, tous influencés par cette époque hypermoderne et les concepts retenus pour ce travail, soit : le consumérisme, la manipulation de soi et l'influence des médias.

DEUXIÈME PARTIE

BRUTUS

Pièce en un acte

BRUTUS

Personnages : le maire, le village, Madelise, Mathieu

Décor : la scène est presque dénudée. De nos jours. On utilisera un fauteuil et des coussins. Un écran au fond pour y projeter des images et un écran côté cour dans le même but. Audio nécessaire.

1

Le maire entre par le fond. Il est agité mais souriant. Il a l'habit de l'emploi, mais particulièrement à la mode. Il paraît jeune et a une dégaine de golfeur. Le bruit ambiant d'un centre administratif. Étouffé. Et qui diminue progressivement lorsque le maire prend la parole.

LE MAIRE

Il est arrivé ! Je savais qu'il serait là bien plus vite que lui-même ne l'affirmait. Le journaliste du *Frankfurter Allegemeine Zeitung* l'a annoncé très tôt hier. Et moi je me suis mis au travail dès trois heures du matin pour convoquer cette conférence de presse : la salle, l'aménagement, les médias de la province au complet, les photographes, une tente extérieure contre la pluie (au cas où), des jeux gonflables

pour les jeunes, un cordon policier, mais discret quand même, et un coup de fil à Francoeur... question de bon voisinage.

Il rit. Puis il montre une page Internet ouverte sur son téléphone.

Et l'évènement était couvert en direct ! Vraiment ! Il a reçu son prix devant toute la salle du Mariott de Berlin ! Un gars d'ici ha ! ha ! qui gagne un prix au Championnat du monde de barbe et moustache.

(Son téléphone bipe.)

-Ah! Dernières nouvelles. Voyons voir. Ah bin ! Ça parle au diable !

Il éclate de rire en se frottant les mains.

C'est Francoeur à Cloridorme qui va en avaler son poing ! Un article de *La Presse* sur notre champion! À Montréal on parle de nous ! Ha ! Ha ! Quin ! Francoeur qui trouve qu'on lui barre le chemin de la renommée parce qu'on sépare Cloridorme de Petite-Vallée et qu'on ferait bien de s'en remettre à lui et de fusionner avec Cloridorme. Toujours partant pour profiter du succès des autres hein mon Franco ! Ouais mais nous, on le fait notre succès à la place !

Bip. Il jette très vite les yeux sur son téléphone.

Ha ! Oh ! Alerte du *Huff Post* : « Un Canadien récompensé à la barbe des compétiteurs européens ». Magnifique! Ça va cliquer jusqu'au Japon sur cette nouvelle ! Avec le *Huff Post* français on a la tribune de la gauche politique et des végan-granola-locataires-universitaires-musiciens-jardiniers-philosophes et avec *La Presse*, à laquelle répondra certainement *Le Globe and Mail*, c'est la droite et le monde des affaires avec les carnivores-consommateurs-propriétaires-Secondaire 5-payeurs de

taxes-conducteurs-individualistes qui vont se demander ce que Pointe-à-la-Frégate a de plus qu'eux !

Le maire prend une respiration, l'air ébahi et le téléphone à la main. Soudain il devient pensif, un peu sérieux...

Le pauvre pitou de Madelise Dallaire-Daigle a fait piètre figure au concours canin allemand. La pauvre, je me demande si elle s'en remettra. Ou si une partie du village s'en remettra. C'est qu'ils sont très attachés à leurs bêtes, mes concitoyens, et c'est une véritable passion qu'ils ont développée pour le fier et dorloté Brutus, qui ne m'aime pas d'ailleurs mais ce n'est pas important. Quand on se croise, c'est comme s'il avait des reproches à formuler. Je me sens comme s'il attendait quelque chose de moi et qu'il était en colère que je ne lui donne pas ce qu'il veut. Il y a une sorte de dédain qui me... Argh ! Je n'ai pas le temps de me demander pourquoi un chien ne m'aime pas ! Après tout, il ne vote pas et ceux qui votent m'ont vu favoriser son voyage. L'important est sous contrôle. Personnellement, je me demande plus pourquoi mes citoyens sont prêts à fournir autant d'attention à un chien. C'est vrai ça... j'ai toujours pensé qu'on avait assez à faire avec les humains. Mais bien sûr, je suis le maire et je dois représenter tous mes concitoyens; c'est pour cette raison que j'occupe ce poste après tout. Alors la ville a supporté Madelise dans ses démarches pour faire parader son Brutus sur une des scènes de concours canin international les plus en vue. Et quand le destin lui a enlevé la chance de s'y rendre par elle-même le village et moi-même avons pourvu ! Envoyer le petit Mathieu était mon idée ! Et le village a dû s'y faire. En même temps ils ne se sont pas opposés si fort. Pensez-y : deux

semaines sans voir le deuxième concitoyen le plus bizarre de la ville... Quand Madelise s'est blessée et s'est cassé la jambe, j'ai pensé à lui. Je sais que Madelise n'aime presque personne et qu'il est le seul ou presque qu'elle apprécie. Du moins, on dirait qu'elle cherche toujours un peu à garder un lien avec lui; appelez ça du bon voisinage ou de l'opportunisme, mais Madelise ne se plaint jamais de son voisin et elle prend même soin de montrer à tout le monde qu'ils se connaissent, dès que l'occasion se présente. J'ai bien vu comment elle le repère en ville, surtout le dimanche et qu'elle s'avance vers lui de son pas de vieille dame digne, mais convaincue. Et lui, bonne pâte, il fait ce qu'elle lui demande. Je vois aussi qu'elle semble faire ça comme une autre étape d'un énorme plan qu'elle élabore depuis qu'elle sait parler. Elle est comme ça notre Madelise. Elle est trop brillante pour son bien et tout le monde le sait. Il y en a qui décident de l'écouter et de l'admirer. Il y en a d'autres qui sont toujours à essayer de la faire fâcher et il y a ceux bien sûr, qui n'ont pas d'opinion et qui se laissent porter comme ça vient. Personnellement, c'est ceux de mes électeurs que je préfère. Une quantité d'individus, qui ne cherchent rien, ne désirent rien, ou si c'est le cas, ils n'en laissent rien paraître. C'est qu'ils n'aiment plus réfléchir. Ils n'aiment plus se questionner, avoir tort, faire des efforts qui tombent à l'eau, devoir attendre bien longtemps avant que les choses se passent. Ceux-là ont compris que ça ne sert à rien d'être trop brillant et qu'il est plus judicieux et sage de se laisser guider. Ils sont bien dociles, bien inconscients de leurs possibilités et de leur rôle. Ah ! Je n'avais pas pensé à ça depuis une éternité. J'imagine que ce moment historique de notre apparition sur la carte du monde me rend nostalgique. C'est que découvrir ça à l'âge de treize ans a

changé ma vie ! J'étais en première année, à la polyvalente de Grande-Vallée, et il y a eu l'élection de la présidence et du secrétariat de l'école parmi les élèves. Je me rappelle qu'au début je n'y ai pas beaucoup accordé d'attention. Et c'est à force de voir des mouvements d'élèves, d'entendre annoncés les réunions et les débats des participants qui voulaient, pour le bien de tous, faire baisser le prix des hot-dogs, ou augmenter le nombre de sorties scolaires, que j'ai commencé à me rendre compte que la vie pouvait se dérouler à un autre niveau. Et là je me suis senti attiré comme malgré moi, et avec une sorte de fébrilité à l'intérieur, par ce processus que je voyais pour la première fois. Je me suis mis à repérer, c'était plus fort que moi, toutes les affiches et pancartes que je croisais sur mon chemin. Il faut dire que le budget pancartes était pas mal le seul ; alors les candidats s'en donnaient à cœur joie, d'autant plus que Gendron était fourni par son père qui tenait la librairie la plus connue de la région; père qui était lui-même conseiller municipal, ai-je appris bien des années plus tard. Je vous dirai comment si j'ai le temps. Le processus s'est déroulé et je me sentais en mission, comme à la découverte d'un nouveau monde, je sortais de l'enfance et j'étais encore tout imprégné du film *Jurassic Park*, hé ! hé ! Nouveau monde impressionnant j'ai pensé. Ces jeunes-là, plus vieux que moi parce que la présidence revenait aux cinquième secondaire, connaissaient ce que je ne soupçonnais pas. Ils avaient accès à l'information privilégiée, celle qui permet une connaissance de la vie que je n'avais pas ! Et je me suis d'abord dit que ça devait être le cas de tous les autres élèves plus vieux, de la deuxième à la cinquième : ils devaient tous avoir ces informations pour assister à ces rencontres annoncées sur ces

pancartes et participer à la discussion. Alors j'ai décidé d'aller voir l'année suivante et je les ai vus, entassés, pêle-mêle, dans l'auditorium, dans le bruit et l'agitation, garçons et filles, prêts à manquer des cours pour discuter du prix des hot-dogs. Quand la rencontre a eu lieu, les candidats y sont allés de propositions de ce genre, mais pas seulement, et l'assemblée devait voter pour leurs idées, avec des cartons de couleur. Et ça m'a frappé comme ça, en couleur : que du bleu ! Le bleu à Gendron Junior, le p'tit frère de l'autre, sa prolongation, connu par tous grâce au passage de son frère avant lui. En bleu, garçons et filles, le rose aux joues, lui donnaient le feu vert, quitte à mettre l'école dans le rouge. Quelques candidats, candidates, sur la liste noire, avaient, eux, plus qu'une idée à proposer, de sacrées bonnes aussi, mais peu de mauve, de turquoise ou d'orange s'est affiché. J'ai compris que ces électeurs en devenir ne voulaient pas penser, ne voulaient pas savoir ou comprendre comment laisser leur trace ou changer leur vie, ils voulaient s'amuser. Ou bien quelque chose à posséder, même si ce n'est pas pour très longtemps, comme une pancarte bleue. J'ai compris qu'ils avaient besoin de quelqu'un pour le faire, pour savoir ce qui est bon pour eux, pour leur fournir les cartons de vote bleus et je me suis préparé à présider l'école pour pouvoir présider un jour la ville, la province, voire le pays !

Le maire prend une pause, imprégné de ses souvenirs. Puis se ressaisit et bien campé dans son rôle et drapé de son statut comme il l'entend, il reprend.

Et ils m'ont élu et je les guide. Oh ! Que oui je les guide. C'est pour ça que j'ai choisi Mathieu. Je savais qu'il ferait l'affaire. Je pourrais même dire que je savais qu'il ferait quelque chose de bien de cette situation. Mathieu c'était un peu plus qu'un Gendron

bien utile, et Brutus, le parfait carton bleu doublé d'une sorte de pancarte animée!

Ha ! Ha ! Madelise l'a transformé en mascotte, il restait juste à attendre qu'il séduise une large part de la communauté, et là, j'ai appuyé sa candidature pour le concours canin en Allemagne. Chacun d'entre eux a cru que c'était son idée d'envoyer un émissaire de Pointe-à-la-Frégate donner des leçons de beauté et de maintien aux pitous du monde entier. Je les soupçonne aussi d'y avoir vu une façon de prendre des vacances de Madelise qui dérange juste en respirant, mais je n'ai rien contre, ça ne dérangeait rien de mes plans et ça me ferait des vacances à moi aussi. J'ai toujours pensé différemment des gens village en ce qui concerne Mathieu. Par contre, vous savez maintenant pourquoi : j'aime découvrir ce qu'on nous cache. On le dit secret, timide, travaillant mais pas facile d'approche. On le pense un peu simple d'esprit. Faut comprendre que puisqu'il ne prend pas souvent la parole, on ne sait pas trop à quoi il pense ou si il pense, vous voyez ? Mais moi, j'ai toujours su que son côté étrange avait quelque chose de bien à offrir. Et voilà ! On en a la preuve ! Premier prix dans un championnat international ! Ça, ça veut dire connu à travers le monde ! Oui, oui, le MONDE ! Le monde connaît enfin Pointe-à-la-Frégate ! J'ai vérifié, le monde sait maintenant. Le journal allemand *Frankfurter*, pour commencer, publie en Allemagne! Google translate dit qu'il était écrit « *Eingiftigerkanadischer Sieg* » et que ça veut dire : le cadeau d'une victoire à la canadienne. Ah ! Un cadeau ! Bon, ils se sont trompés, les Allemands. À Pointe-à-la-Frégate, on n'est pas Canadiens, mais l'idée est là. Et elle va voyager ! La face de Mathieu, sa barbe sous les projecteurs, sur toutes les chaînes de médias. Et ce championnat est connu et suivi par presque tous les pays civilisés de

l'hémisphère nord ! Suisse, Belgique, États-Unis, France, Angleterre, Norvège, Autriche et l'Australie ! Plus au sud, mais ça montre l'ampleur de l'évènement et la reconnaissance possible. Que de nouveaux marchés à découvrir et à conquérir... Le jeune nous a ouvert une porte sur le monde avec sa barbe ! Ça parle au diable ! Ha ! Ha ! Je sais comment ça marche, je l'ai lu partout, dans tous les journaux d'affaires et chez les coachs de vie : c'est ce que l'on dit aussi, il faut saisir les opportunités, et ça, c'en est une ! Avec ça, c'est sûr, que je suis réélu et que Pointe-à-la- Frégate se place sur la mappe ! On va en vendre du crabe des neiges Pis on aura ce qui nous revient comme le prédit la méthode, enfin ! Pis je vais être riche !

Il se ressaisit encore, se recompose un air important qu'il avait délaissé en s'excitant puis réalise qu'il en dévoile plus que voulu.

Euh... Nous allons être riches ! Ah ! ha ! comme communauté, oui, comme ville gaspésienne. Tout le monde sera riche !!

Il se met à s'agiter, tâte ses poches, replace son complet.

Bon, maintenant il faut que je finisse de me préparer, il faut que je m'adresse aux journalistes tout à l'heure. Faudrait que je prenne des nouvelles du p'tit aussi. Je lui ai demandé de venir. J'espère qu'il a évolué avec son voyage. Et qu'il a compris qu'il fallait faire ce qu'il faut. Qu'il faut venir à l'hôtel de ville aujourd'hui.

Le maire se dirige vers le côté cour et on illumine le chœur, le reste de la scène est dans le noir.

LE VILLAGE

On sait.

On sait que l'on sait

et on sait que l'on ne sait pas grand-chose
mais que tout de même on sait.
On sait ce que tout le monde sait
et on se demande qui d'autre le sait
ou si ceux qui ne savent pas, le savent.
On sait surtout
que savoir n'est pas utile quand on croit
et que croire à ce que l'on croit fait croître toi et moi
ensemble
et plus fort que ceux qui ne croient pas.
Ensemble comme une excroissance gigantesque
qui domine et discipline ceux qui savent et ceux qui ne savent pas
mais surtout ceux qui ne croient pas.
Il le faut,
comme manger et dormir.
Il faut croire que le savoir est à choir
les esprits et les cœurs,
à endormir la vie en couleur
alors qu'elle hurle vraiment en douleur, de fureur
et d'une juste et salutaire peur.
Il faut craindre et soupirer, éviter et forcer, ramper et frapper,
c'est notre histoire qui nous l'a enseigné.
Ce sont nos ancêtres,
nos aïeux, comme dans la chanson,
jamais las de paître sur la terre comme aux cieux,
qui n'ont jamais su croire en cette réalité que l'on rêve
mais qui n'apporte aucune trêve
à la douleur, à l'inquiétude et à l'ennui.

Terrible et silencieuse fièvre,
 d'égale faveur pour tous dans la servitude à cette vie.
 Seul un réflexe, du cerveau l'annexe,
 nous préserve des faux-fuyants, des suivants :
 les immigrants, les savants, les survivants, les enseignants, les gouvernements.
 Seule la peur est légitime et justifiée,
 intime mais partagée : puissante vérité.
 Le vrai on le fait !
 On fait si peu que maintenant
 le beaucoup nous juge, nous menace, nous craint.
 Lui, elle, ils se présentent, s'indignent et obligent.
 Ils obligent la présence,
 et le vernis poli de l'histoire graffient.
 Ils secouent, agitent et rompent l'équilibre
 entre le passé et l'avenir des jeunes
 qui après s'en foutent, ingurgitent et brisent.

Retour du noir sur scène. Le maire entre, suivi d'un projecteur, comme s'il était seul.

LE MAIRE

Impossible ! Impossible de le trouver ! Mais où il est ? Mais à quoi il pense aussi ?! Je l'ai cherché partout. Moi-même ! Parce que je ne croyais pas le rapport de mon secrétaire. Je suis passé chez lui : les rideaux sont fermés, l'auto est dans la cour et le courrier est étalé devant la porte d'entrée. Je suis passé à la taverne, personne ne l'a vu... Faut dire que c'est difficile de leur faire dire quoi que ce soit quand ils sont là... C'est comme une zone blanche, comme ils disent, une zone où plus personne n'est

tenu à rien, sauf de payer avant de partir, ce que tu as bu ou ce que tu as brisé et même parfois les deux. Il y en a même plusieurs qui payent de leur mariage, de leur rôle de parent, de fils, de cousine, d'employée, ou pire encore, de leur réputation. Alors, quand il s'agit de se mêler de la vie des autres, de répondre au maire autrement que par une requête pour déblayer la neige plus vite, acheminer le courant dans sa cabane à sucre ou attendre le prochain mois pour payer ses taxes, on ne trouve pas personne de tellement intéressé. Quand j'ai dit que je cherchais Mathieu, je pensais que ça les décoincerait; qu'ils m'aideraient plus spontanément. Ils ont toujours eu un quelque chose de spécial pour le jeune. Je ne suis pas certain de ce que c'est parce que je les ai autant entendu dire du bien que du mal de lui. Mais ce qui est certain c'est que cette barbe magnifique les unit tous. Ils en sont tous à se demander comment, pourquoi, les produits à utiliser, le meilleur barbier, qui, à mon avis est une barbière, la petite Cloé, qui se débrouille pour te donner l'impression que tu es Napoléon réincarné lorsque tu es assis sur sa chaise. Ils étaient déjà tous impressionnés par cette barbe de conquérant et maintenant, dans sa version taillée pour la compétition et même mieux encore, sa version taillée pour un champion, le sujet a pris des allures de culte. Et ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre. Parce qu'ils ne s'en rendent pas compte, mais ce culte c'est celui de Pointe-à-la-Frégate ! Rien d'autre ! On voit clairement que c'était l'intention de Mathieu. C'est évident que la taille dans sa barbe a la forme du village. Quelle excellente idée aussi ! Quelle intuition ! Je le savais ! Il ne lui reste qu'à se montrer, à leur montrer à tous ! Il faut qu'il leur dise, qu'il leur dise qu'il y croit lui aussi. Qu'on a ça en nous, qu'il ne nous

reste qu'à s'en inspirer pour s'imposer parce qu'on a ce qu'il faut. Qu'il fasse comprendre aux gens d'ici que je les mènerai à cette réussite parce qu'après tout, j'avais vu ça venir et que je suis le mieux placé pour réaliser cette nouvelle étape dans l'histoire de la ville. Brutus et la barbe de Mathieu, les deux emblèmes nécessaires pour rejoindre tout le monde, et l'influencer, ce monde ! On est prêt à investir et ils n'ont qu'à me laisser les guider. On l'aura, faites-moi confiance, notre promenade champêtre, notre patinoire, notre piscine semi-olympique, notre centre des congrès, notre statue...

Il se dirige vers le fond de la scène en même temps que la lumière baisse jusqu'au noir. Le village arrive, cette fois sans la fonction du chœur et il s'exprimera tantôt en chœur, tantôt à tour de rôle.

2.

Le village est représenté par quatre personnages, et la prise de parole est aléatoire un membre à la fois.

LE VILLAGE

Le voilà ! Il est revenu ! Il est là ! Il est plus grand. Il est plus beau, on s'entend. Sur la première page du *Journal de Québec*. Il a été félicité par l'animateur de RadioX qui trouve qu'il était temps que le Québec soit représenté par un vrai homme, qui l'a prouvé à tous en gagnant ce concours. Radio-Canada souligne son succès en se demandant s'il ne s'agit pas d'une nouvelle tendance dans les régions pour favoriser qu'on parle d'elles et le met en comparaison avec la victoire d'une Abitibienne sur la nature de chez elle, après avoir survécu pendant trente jours, sans aide extérieure et avec seulement un canif sur elle ! Ici, on se demande toujours où ils vont chercher

leurs idées et combien ça coûte des journalistes avec des idées pareilles. Dans le *Journal de Montréal*, Mathieu a l'air d'un tueur, mais on s'entend, nos mères auraient le même air si c'était pour la couverture de ce journal-là. Au village, c'est la face du maire qui domine sur la première page et il y a, dans un coin, la photo du héros du jour, avec Madelise qui le tient par le bras. C'était avant son départ. Bizarre d'avoir choisi cette photo-là...

En chœur

Il est là ! Barbu ! Savant et puissant. Nous, presque reconnaissants. Magnifique et élégant. Ce crabe sur sa joue allant. Sur nos ambitions, comme un gant. FENDANT !

Reprise de la parole aléatoire.

Je vous dis que le gant on le voit de proche quand on reçoit une telle claque ! Ça y est on est kapout, écrasés, démenagés, morts. Bin oui. Hein ? Qui va là ? Cette vision-là, cette pression-là, ce bruit-là ! Fini le bruit rassurant et blanc, de la mécanique des anciens jours. Quand on faisait : tu fais ça pour moi et je fais ça pour toi. Quand on chantait le matin, en chœur et avec cœur, étrangers en visite dans nos habits du dimanche, dans cet espace où l'on existe sans effort parce que tout a été pensé avant nous. Rien à décider, rien à refuser, rien à hésiter. La paix ! Pourtant il le sait. Il l'a partagée avec nous la bière du vendredi et du samedi, celle qui fait qu'on existe en s'arrêtant pour ne rien faire d'autre que de se sentir ramollis et en sécurité, dans un endroit connu, comme une extension de chez soi, comme une extension de soi. Rien à voir avec le travail, ni les factures, ni les politiciens, les magasins ou la TV. Il avait pas

le droit de faire ça ! Il n'avait pas le droit de tout changer, de nous trahir comme ça. Il était à nous, dans notre chez nous, rassurant comme les chaises, la porte d'entrée et les litres d'alcool en tout genre qui nous attendent chez Fern, tous les vendredis et samedis. Le voir au bar, avec sa barbe rousse qui nous faisait penser à un Viking, toujours sur le même tabouret, toujours accoudé au début de la soirée, toujours reculé et adossé plus tard, quand l'alcool commençait à faire son effet. On le voyait et il complétait le tableau, comme on dit. Il était à sa place, comme le bar et comme la messe du dimanche. Faudrait pas croire qu'on a peur du changement. Non ! Quand il est apparu avec Brutus au bout d'une laisse, on a tous trouvé ça correct. Et quand il a commencé à venir toutes les semaines, on n'a rien dit. En plus, le dimanche, y a pas d'alcool servie chez Fern (Bérangère, sa veuve, a ses principes, comme tout le monde par ici), et la porte du côté est la seule ouverte et pour boire du café ou du thé seulement. On s'entasse à plusieurs et on boit un café, et là, on avait la chance de se faire divertir ou attendrir, c'est selon, par Brutus et ses manières royales. D'ailleurs, Bérangère perd presque ses principes devant Brutus tellement elle l'adore ! Non, pour vrai, c'est pas qu'on a peur du changement... C'est juste qu'on ne l'aime pas. Et on fait bien ! Regardez la pauvre Madelise là, qui a voulu envoyer son chien conquérir le monde, pis qu'y a mis toute sa retraite, son mariage, presque ! Bin elle ne retire pas ce qu'elle voulait de tout ce changement-là, la Madelise. Elle doit commencer aujourd'hui à comprendre ce qu'on essaie de lui faire comprendre depuis un bout de temps quand elle nous parle de faire évoluer le village, de demander ce qui nous revient et de ne pas attendre après le gouvernement pour se faire reconnaître. C'est

que de se mêler de ces choses-là, ça sert à rien parce qu'y a pas moyen d'être contents. Voilà pourquoi on ne l'aime pas, le changement. Il ne garantit pas qu'on sera satisfaits. Pire encore, il ne promet même rien. On ne va pas pêcher le crabe comme des forcenés, tous les jours possibles, dans toutes les conditions possibles, parce que ça promet quelque chose, et encore moins parce qu'on sera satisfait. Si vous avez pensé à ça, vous avez bien fait, mais vous passez à côté de pourquoi on le fait : c'est parce que pêcher du crabe ça rapporte de l'argent, pis que ça permet de vivre. Et là ! Là ! On est contents. On aurait pu être contents que Mathieu gagne le concours pour nous, mais aujourd'hui on est juste fâchés. Il a sûrement essayé de nous amadouer en gagnant avec un dessin de crabe dans sa barbe. C'est certainement parce que lui aussi il est fier de notre coin. Sacrebleu ! On n'est pas ce que sa victoire raconte de nous ! On ne veut pas être une nouvelle destination canadienne pittoresque. On veut rien savoir de devenir la Mecque du dressage canin comme dirait Madelise. On n'est pas à vendre ou à acheter. Pis là on n'est pas d'accord ! Non, c'est pas ça. On a carrément la chienne ! On a le droit de vivre comme on veut, pis de savoir que la justice et la vérité, c'est comme les études, c'est pour les chanceux, pas pour tout le monde. Si Mathieu veut se faire voir du monde entier parce qu'il existe désormais sur le réseau des nouvelles mondiales et qu'il va laisser une trace numérique de sa face ! Bin pourquoi ça devrait nous concerner ? C'est pas juste de nous faire ça. Il paraît que comme ça, tout le monde peut avoir accès à tes infos personnelles. Tout le monde ! Pis que le gouvernement te place sur une liste de gens à surveiller ! Pis lui, le champion du poil, il nous met tous dans la ligne de mire. Il nous

a fait ça à nous, sa famille ! C'est clair que comme ça il pouvait enfin se venger. Bin oui, tout le monde sait que Mathieu ne nous aime pas. Il a bien beau faire partie du décor, on sent bien qu'il ne nous considère pas aussi gentiment que nous on le considère, même s'il est bizarre. On fait ça nous, on accepte, mais lui... il est plutôt du genre à ne rien dire pis à laisser dire. C'est pas normal ça. Qui laisse dire ? Faut être un peu fêlé du chapeau pour laisser tout le monde dire ce qu'il veut sur toi sans jamais rien répondre. Par exemple, il y en a, mettons, qui aiment bien lui rappeler qu'il n'a pas de parents et qu'il est sûrement un croisement d'Indien et d'Irlandais vu qu'on ne connaît pas sa famille. Pis on a aussi un jeu, pas bien méchant, juste pour rire. C'est de passer près de lui en auto, quand il revient à pied du bar et de lui proposer de l'embarquer en arrêtant pis repartir dès qu'il essaie de mettre la main sur la poignée de porte ! Ha ! ha ! Il y en a qui sont plus inventifs que d'autres et là on se retrouve au bar la fin de semaine et on se raconte tout ça. On est farceurs ici. Pis faut pas être une femmelette pour vivre par chez nous. Qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça, pas de quoi mettre tout le monde en danger ! Bin lui, le maudit fafouin, il n'a jamais rien dit ! Pourquoi pas faire comme tout le monde ? Hein ? Il fait ça lui et il nous laisse avec tout ce bruit qui graigne finalement. Quand il part, sans rien dire, encore une fois, on reste avec l'impression que quelque chose de bizarre vient de se passer. Pis on prend une autre gorgée et on oublie jusqu'à la prochaine fois ou bien on invente le tour de la journée et on le rattrape un peu plus loin. Je pense que là il s'est dit qu'il dirait quelque chose, enfin, mais à sa façon bien sûr : sans rien dire vraiment ! Il est juste arrivé avec son succès pis le dessin de crabe qui est la mascotte du village, gravé dans

la barbe. Mais c'est pas juste parce que là, lui, il dit bien trop de choses : c'est vrai ! On a l'air de quoi nous autres ? Je vais vous le dire, on a l'air des ignorants, des cabochons. En fait, il nous fait passer pour ça mais on n'est pas comme ça ! Non ! Pis c'est pour ça que le village ne décolère pas ! Voir si on peut traiter les gens comme ça !

Les gens du village quittent, en colère, s'encouragent dans leur frustration et ne croisent pas Madelise qui entre de l'autre côté.

3.

MADELISE, triste.

Oh ! Je ne peux pas y croire... je ne peux toujours pas y croire...

Court silence, elle inspire, se replace sur son fauteuil, secoue les coussins pour montrer qu'elle est affairée et aussi préoccupée.

Avez-vous vu ça ? Elle montre une interface média quelconque.

Elle fait glisser son doigt à plusieurs reprises sur son téléphone; elle se tortille, se replace, et glisse encore quelques fois les images.

Et il y en a !! Je ne savais même pas que ce concours existait ! Je ne savais même pas qu'il avait lieu au même endroit et la même semaine que le concours que je préparais depuis un an pour mon Brutus ! Je n'avais jamais vu toutes ces images, toutes ces poses, tous ces moments saisis sur le vif de cette fameuse compétition, de ce Championnat du monde de barbe et moustache. Championnat du monde ! Heille ! Et je ne savais pas que ça existait ! Comment c'est possible aujourd'hui de ne pas savoir ? Je veux dire, je passe des heures sur Internet, tous les jours, à tout moment de la journée ! Vraiment ! Je vous jure ! Et faudrait pas faire semblant que vous ne voyez pas ce que je veux dire ! On se réveille avec, parce qu'il est notre réveille-matin, puis

y on jette tout de suite les yeux, juste pour voir, juste pour commencer la journée, t'sais, juste... de même quoi. Après, on vérifie les courriels, les publications des amis, collègues, compétiteurs. On retient une nouvelle terrible au passage ou la pensée zen du jour en se disant que la vie est vaste et que c'est déprimant ou fascinant, selon le cas, de faire partie de cette vie, à ce moment-ci de notre existence comme race sur cette planète. Ben oui, une race ! Et pas la meilleure, ça fait longtemps que j'en suis certaine et que je le dis. Pas besoin d'avoir vécu aussi longtemps que moi pour le savoir non plus. C'est plein de ces gens comme moi qui le savent et c'est pour ça qu'on a inventé les concours canins. Y a rien de mieux pour nous rappeler la vérité, que les animaux sont la race la plus nécessaire et naturelle et dont la terre a le plus besoin. Brutus en est l'exemple parfait ! Parce qu'il est une digne représentation de la race dominante : les chiens ! C'est un modèle de persévérance, de noblesse, de caractère et de beauté ! C'est un héros naturel du quotidien et c'est lui qui devrait rentrer aujourd'hui en tant que tel ! Comment j'ai fait pour ne pas connaître cette menace à son prestige malgré tous mes efforts pour le préparer et le révéler dans la compétition internationale canine ? C'est vrai quoi ! Je passe tout mon temps libre sur Internet, à m'informer, à tout vérifier, et je le fais comme le reste, avec rigueur. J'ai de la méthode, j'ai quand même été prof pendant trente-cinq ans ! Tiens, reprenons mon exemple de tout à l'heure : un matin typique avec Internet. On était rendu dans la cuisine, on était sorti du lit finalement. Faut dire que ma méthode n'a pas encore calculé le temps que je passe à chaque fois lors de mes visites dans le monde virtuel. On continue et on dépose ça sur le comptoir de la cuisine en allant se faire un café ou

un lunch pour le travail, on remonte, on s'habille... et parfois on redescend parce qu'on se dit qu'il y aura quelque chose pour nous inspirer ce que l'on portera aujourd'hui. De toute façon, il faut passer aux toilettes, il y aura du temps pour consulter les dernières images de tendances ou de créativité vestimentaires. En ressortant, vite aller s'habiller. Oups, ne pas oublier de déposer l'objet quelques secondes. Mais en fait il n'y a pas de danger parce que de toute façon on a ça à la main du matin au soir. Vous voyez, je ne suis même pas rendue à quitter la maison pour la réunion du conseil municipal que j'ai eu la chance de passer plusieurs minutes sur Internet et je n'ai jamais, jamais, jamais entendu parler de ce concours international de la barbe ! J'étais si confiante ! J'étais si certaine. Et il a fallu que je me casse une jambe. Là j'ai paniqué ! Non. Je suis débrouillarde, je me suis trouvé un remplaçant. Mathieu ne peut rien me refuser et en plus, il n'avait rien de mieux à faire. Il perd son temps sur ce bateau à pêcher du crabe, tous les jours possibles de l'année. Je lui ai souvent dit qu'il pouvait faire mieux, faire ce qu'il voulait, qu'il fallait seulement qu'il veuille ! Mais c'est difficile d'écouter la voix de la raison et la vérité. C'était mon idée de lui demander de partir en Allemagne avec Brutus, mon intention de lui faire voir qu'il pouvait servir à autre chose qu'occuper un espace dans l'univers, sur un bateau de pêche, sur un banc à la taverne ou sur le siège conducteur de sa misérable camionnette ou sur le côté gauche de son lit. Je me suis dit qu'il pourrait vivre l'expérience de faire partie de quelque chose. Qu'il pourrait enfin réaliser qu'il doit trouver sa juste place. On ne peut pas vraiment penser qu'il a quelque chose à dire mais quand même, s'il pouvait faire autre chose. S'il pouvait me croire quand je

lui dis qu'il ferait un excellent entraîneur canin. C'est un métier qui a de l'avenir, à mi-chemin entre l'enseignement et la vie spirituelle. C'est exactement ce qui vend et intéresse les gens ! Que peut-on comprendre d'autre sur Pinterest ? Et c'est tout le monde qui aime Pinterest ! Les gens recherchent cet état où ils savent qu'ils font partie de quelque chose de plus grand qu'eux, ils le savent quand c'est le cas et croyez-moi, ils sont prêts à tout pour ça. Tout le monde viendrait à Pointe-à-la-Frégate pour suivre des cours avec le maître-chien Mathieu. On serait reconnus, on verrait des photos d'ici à partir de tous les coins de la planète et Brutus serait bien entendu le héros. Grâce à nous, la Gaspésie deviendrait la Californie du nord-est du continent. Malgré leur amour et leur compréhension des chiens et de leur rôle, les américains n'y sont pas arrivés. Malgré que passer la frontière avec un chien est le meilleur moyen de ne pas attirer les soupçons sur ce que tu transportes, et malgré que tu puisses tout faire avec un chien dans les États du nord du pays, ils n'ont pas ce décor, cette attitude, cet espace que les gens d'ici ont dans le cœur et dans la tête. Et je me tue à leur dire, à Mathieu et aux autres, lors des séances du conseil ! Mais on dirait que cet espace s'est figé et que même les vérités les plus simples n'y entrent pas facilement. Et même si on les répète depuis les quarante-cinq dernières années. Que de gaspillage de temps et d'énergie...

Madelise est dans une lumière plus pâle, toujours sur scène, tandis que la lumière s'installe sur le chœur brusquement.

LE VILLAGE (s'exprime en chœur)

On voit.

On voit ce que l'on voit
et on voit qu'on ne voit pas grand-chose
mais que tout de même on voit.

On voit ce que tout le monde voit
et on se demande qui d'autre le voit
ou si ceux qui ne voient pas, le voient.

On voit surtout que voir n'est pas utile quand on peut dire
et que dire ce que l'on dit fait croître en toi et moi
ensemble
et plus fort qu'en ceux qui ne disent pas :
un pouvoir.

Ensemble
comme une seule voix,
qui domine et discipline ceux qui voient et ceux qui ne voient pas
mais surtout ceux qui ne disent pas.

Il le faut,
comme travailler et boire.

Il faut dire
que la vue suffit
et qu'une fois cela su s'accélère le rythme des cœurs
et dans les esprits le flux,
que le corps en perd sa chaleur,
décèle seulement l'erreur et laisse le contrôle
à la peur.

Il faut alors,
comme l'histoire l'a enseigné,
traquer et débusquer, dénoncer et crier, ramper et frapper.

Ce sont ceux d'avant,

nos aïeux, comme dans la chanson,
qui ont créé des hymnes, les chantant face aux cieux,
qui ont cessé de voir cette réalité loin du rêve
et ont imposé l'ordre, les limites et l'économie.
D'avec l'inconnu enfin la trêve,
faire de l'égalité une spécialité
qui repose sur le corps rassuré d'un unique chemin à emprunter,
d'une seule idée à surveiller.
Le cœur placé et protégé,
hébergé dans un musée,
emmuré,
donc sans porte et sans verrou qui pourraient flancher.
La peur légitimée, structurée, normée et encadrée : puissante réalité
qui n'a que faire de la vérité.
Le vrai on le craint.
On le craint si fort que maintenant le silence nous juge,
nous comprime et nous serre.
Lui, elle, ils se courbent, se précipitent et servent.
Ils servent la course, et excitent de la jeunesse,
la fougue, et l'histoire prend la nouvelle courbe.
Ils ne sont plus,
n'ont plus de vue ni du passé ni de l'avenir
que les jeunes bricolent, supputent et évitent.

Noir sur le cœur et lumière sur Madelise qui enchaîne.

MADELISE

C'est qu'il faut savoir où mettre ses énergies aussi. Et Mathieu qui nous revient avec ce que j'avais prédit : de la visibilité et la chance de montrer à tous ce caractère si spécial du coin qui devrait devenir la Mecque de l'univers canin et de ses maîtres, pour le bénéfice de tous, on le comprend bien. Eh bien, il revient avec sa face sur des photos qui font le tour de la planète, avec son nom de famille que tous ces gens, de tous ces pays, n'arriveront pas à prononcer aussi bien que le nom de mon noble Brutus. Il a peut-être tout gâché et je n'ai rien fait. Je me suis fait jouer, tromper. Je me suis fait avoir. Est-ce qu'il n'y a donc pas moyen dans une vie de réaliser ce pourquoi on sait qu'on est fait ? J'ai pourtant respecté toutes les règles. J'ai été une enfant obéissante. J'ai respecté la tradition, la langue de mes ancêtres et la religion catholique toute ma vie. J'ai compris que charité bien ordonnée commence par soi-même et j'en ai fait un principe de vie. Ok, je suis devenue prof faute de mieux, les aiguilles et le sang me donnent envie de fuir, donc pas de carrière d'infirmière pour moi; le bon Dieu je l'aimais mais de loin et je n'avais pas envie d'en faire mon mari comme disait ma tante Lucille qui essayait de me recruter comme bonne sœur depuis que j'avais l'âge d'aller à l'école; et la shop, c'était sale et bruyant et je savais que je valais mieux que ça. Ok, j'ai pris ce qu'il restait mais je l'ai fait avec cœur. J'ai toujours su qu'il manquait quelque chose aux gens d'ici et je me suis rapidement sentie concernée par le sort de tous. Je vous le dis, j'ai tout fait comme il faut. J'ai fait toute mon école normale en supportant la pression de ma famille et les codes stricts, j'ai appris le latin et un peu de grec ancien plus tard en me préparant à passer mon brevet de professeure. Je me suis mariée à dix-neuf ans, bien avant de devenir vieille fille, et

j'ai eu, six mois plus tard, un garçon. J'ai évité les questions de justesse et je suis restée la bienvenue à la paroisse et au conseil de ville. Je vous disais que je me suis rapidement sentie concernée. J'ai eu une famille de cinq enfants, j'ai pris une pause pour les élever, comme il était convenable de le faire à l'époque puis je suis revenue enseigner au secondaire dans les années 80, mon dernier avait seize ans et moi quarante, j'avais une retraite avec un cumul de deux ans d'enseignement, il m'en restait vingt-huit à faire. Et je les ai faites, j'ai pris ma retraite à soixante-huit ans, et après quarante-neuf ans d'activité municipale, j'ai continué de plus belle. Faut dire qu'à partir des années 2000, la Gaspésie a commencé à exister autrement pour le reste du Québec et des gens qui avaient quitté dans les années 1980 sont revenus avec des envies de gérer une boulangerie bio ou de partir une compagnie d'algue en poudre pour fournir le Japon. Le monde avait changé et moi j'étais contente ! Enfin des conditions pour faire quelque chose qui vaut la peine ! Tsé ? Mais on avait de la misère à m'écouter. Ça faisait plus de quarante ans que je leur racontais la même histoire qu'ils n'avaient jamais crue, et là ça se passait et ils ne le voyaient pas ! Ils ne retenaient que ce qui leur permettait de sentir qu'ils avaient les mêmes chances que le reste de la province : la possibilité de faire livrer ce qui leur tente même à Pointe-à-la-Frégate, de faire réparer des routes aux deux ans, d'avoir l'essence pas cher et de sauver de l'électricité... Pourquoi c'est si difficile à comprendre ? J'ai travaillé tout ce temps à leur montrer qu'on a le droit d'avoir ce qui nous revient. Qu'on a le droit d'exiger d'être reconnu, d'être entendu, d'avoir le même niveau de vie que Boucherville et aujourd'hui j'ai l'impression qu'ils n'ont pas retenu l'essentiel. J'ai

l'impression qu'ils ne saisissent pas que l'essentiel, c'est le pouvoir ! Celui qu'on a désormais bien plus qu'avant. Celui de choisir parmi tous ces produits, toutes ces opportunités, toutes ces versions de nous-mêmes et de la réalité. En couleur, en noir et blanc, en arc en ciel si c'est ton goût, en doré ou en nature, en terne ou en brillant. C'est comme une immense carte dans un restaurant, non ? Et c'est si facile, du bout du doigt... Tout ce monde autour de nous qui peut se plier à notre volonté par les choix qu'on fait. C'est ma grand-mère qui aurait su quoi faire de tout ce pouvoir-là ! Dans les années 1920, quand mon grand-père est mort, elle aurait voulu investir dans une cannerie, mais on lui a dit que ça ne valait pas la peine, que ça serait beaucoup trop de travail pour elle de devenir patronne, même si en fait elle avait assez d'argent en vendant deux des trois bateaux de pêche de son mari. Elle n'a pas eu le choix. Non, elle n'a pas osé plutôt. Et elle a manqué une opportunité d'affaire qui aurait rendu la région autonome. C'est comme ça que plusieurs familles du coin se sont enrichies. Elle était si près de réaliser son rêve de devenir patronne et de prendre soin de gens qui travailleraient pour elle mieux que ce qu'elle avait elle-même vécu et vu. Ça date pas d'hier qu'on se mêle du sort des autres dans ma famille. Mais j'ai bien compris que ça ne marchait pas. J'ai bien compris maintenant qu'il faut passer par un autre chemin que de prendre tout le monde sur son dos pour leur proposer d'avancer ensemble vers quelque chose de plus digne. Alors, je me tiens un peu en marge. Je vais encore au conseil, mais je prends des chemins détournés. J'ai passé toute la dernière année à m'inspirer et à consulter Pinterest et Instagram, à communiquer en anglais avec des groupes américains, ça devait me permettre, grâce à mon digne et

valeureux Brutus et au concours canin allemand, de leur montrer à tous qu'ils valaient quelque chose que l'on pouvait reconnaître au-delà de nos frontières. J'ai encore une fois tout fait. J'ai bien compris que la manière qu'on présente les choses fait toute la différence; c'est ce qu'on voit partout autour de nous, continuellement, dès qu'on ouvre les yeux ou média quelconque. J'ai décidé d'y aller à fond. Je leur reproche depuis toujours d'être timides ou flanc-mous, comme disait mon père. Je ne pouvais pas lancer ma nouvelle stratégie dans la demi-mesure. Alors j'y suis allée en investissant ma retraite. D'abord, il fallait que tout le monde tombe en amour avec mon Brutus. J'avais déjà sa petite face irrésistible comme atout, il me restait à le rendre sympathique. Mais un sympathique digne, sinon ils en seraient tous revenus rapidement, en retournant regarder des vidéos de chats sur Internet. Pour y arriver, il fallait que je procède par étapes, la dernière étant le concours canin allemand. Alors d'abord le promener en ville dans sa version mini, lorsqu'il était bébé. Et je choisisais soigneusement ses apparitions : au centre-ville en faisant les commissions, je le promenais dans un petit carrosse fait exprès, j'avais l'air de la maman fière et toute équipée. Tout le monde me connaît, donc je peux vous dire que je me suis arrêtée souvent pour laisser les gens me parler de Brutus et de son air tellement *cute* ou encore pour les laisser le flatter. Et lui, comme s'il comprenait, qu'est-ce que je dis là, c'est certain qu'il comprend mon Brutus, il est si vif ! Eh bien, il se laissait faire ou se laissait désirer quelques secondes pour ajouter à l'expérience séduction. Et je rentrais chez l'épicier, le boulanger hippie traître repent de retour du plateau Mont-Royal après vingt-cinq ans, au dépanneur chez les Dupuis, pour être certaine que tout le

monde le voit et bien sûr au conseil municipal où quiconque se rend pour être important. J'aisais aussi au parc pour enfants : le *party* assuré pour les tout-petits, mais pour moi aussi, de voir l'autre génération, celle qui a le temps pour le détail et surtout le loisir, de le perdre ce temps-là, à agacer ses parents pour avoir un petit chien pareil. Pour finir, il ne restait que la visite dominicale à l'église, mais je laissais Brutus à Mathieu, qui, lui, le laissait attendre toute la taverne, en attendant la fin de la messe. Je me dépêchais de le récupérer (la taverne est à côté, comme tout le reste dans ce centre-ville de cent mètres carrés) pour qu'on me croise avec lui. Hiver comme été, tout le monde a eu la chance de le croiser et de s'attendrir. Au bout d'un moment par contre, on a commencé à me saluer de plus loin, alors je l'ai transformé : un habit d'hiver aux trois semaines durant la saison froide, un minuscule sac à dos pour la randonnée sur la grève du samedi pour croiser les jeunes et leurs feux de camps entre amis, des bottes assorties pour le printemps et l'automne lorsqu'il pleut et un nouveau collier aussi souvent que nécessaire. J'ai vu sur Pinterest que le *DIY* était *cool*, je me suis donc mise à demander aux Gosselin, les couturiers du coin, de me faire des morceaux différents et uniques dont je trouvais l'inspiration sur les sites d'images du monde. Bref, au bout de neuf mois, tout le monde demandait des nouvelles de Brutus et c'est là que j'ai annoncé son inscription à ce concours outre-mer. Il restait un défi quand même. Ici, tout le monde a des bêtes, pour en faire de la nourriture, un revenu, un divertissement ou un compagnon de vie. Tout le monde vit avec une ou plusieurs bêtes et ça remonte à loin dans l'histoire du coin, ce rapport utile ou nécessaire aux animaux. Alors, un concours canin, ça ne disait pas grand-

chose aux gens. Des concours pour les chevaux ou les vaches, pour passer à l'encan, pour vendre de la génétique aux américains oui ! Mais un concours pour voir des chiens dorlotés au possible, marcher au pas ou faire des tours... Alors je me suis inscrite aux concours de certains États du nord des États-Unis. Sourires polis, tentatives de conversation, sans plus. Après la première distinction. Ouf ! J'en avais appris des choses pour me rendre à cette étape. Là les choses ont changé! On m'accrochait pour me demander si je comptais bientôt participer à un prochain concours, comment Brutus se portait, si les Américains sont aussi fous de leurs chiens qu'on le dit, etc. Pis un jour, le maire a proposé de soutenir ma demande de support financier pour accompagner Brutus en Allemagne et le conseil l'a accepté ! J'étais contente sans bon sens. Je regardais la salle pleine de sourires et je me disais que ça c'était quelque chose d'ici pour les gens d'ici. Je me rapprochais de mon but même si eux n'y comprenaient pas grand-chose. C'est devenu un projet pour le village en entier, j'étais sur le point de passer une étape importante de mon plan et j'avais fait tout ce qu'il fallait. Et je suis tombée... et j'ai brisé cette foutue jambe, et j'ai brisé encore une fois quelque chose qu'on ne voit pas, quelque chose d'intérieur et de personnel mais que je voulais offrir aux autres : j'ai brisé ma chance de faire une différence... Après il ne restait que l'option de convaincre Mathieu... bref... J'ai donné la chance à quelqu'un de porter mon rêve et à la place, il a réalisé la destruction en revenant ici sans la gloire et le pouvoir qui devaient inspirer tout le monde et enfin me donner la place qui me revient. Avec seulement une gloire accidentelle, j'en suis certaine, une gloire sans travail, sans implication, sans retour. Tout le contraire de ce

que je voulais, tout le contraire de ce dont j'ai besoin. Pourtant j'ai tout fait comme il faut, comme on le lit dans les revues, comme on l'entend dans les témoignages des guides, gourous et conférenciers, comme on en fait une morale dans les émissions de télévision. Je n'ai pensé qu'aux autres en leur offrant Brutus et sa sagesse animale, en y investissant mon temps et l'argent de ma retraite. Tout ça est triste à en pleurer. J'en reviens pas... regardez ça si c'est pas honteux : je suis en larmes ! J'ai cru que j'y arriverais, depuis toujours, j'ai cru que c'était possible, qu'il ne suffisait que d'y croire... Y en a un en tout cas pour qui ça marche. Le maire Marchand ne porte plus à terre. Je l'ai bien vu lorsque je l'ai croisé dans le *parking*. Il m'a juste crié qu'un journal allemand a écrit : « *Eingiftigerkanadischer Sieg* » avec son accent insupportable plein de fierté. Et là je me suis arrêtée pour me demander ce qui le rendait de si bonne humeur. C'est vrai quoi, pourquoi s'énerver autant quand un journal traite de poison la victoire d'un Canadien ? Et là je l'ai reconnu notre maire, toujours prêt à faire ce qu'il faut pour faire avancer SA ville. Je suis certaine qu'il ne s'est pas vraiment trompé dans la traduction. Je suis certaine qu'il n'a pas confondu le mot « gift » allemand qui veut dire poison avec le mot « gift » anglais qui veut dire cadeau. C'est intentionnel, c'est clair ! Et c'est pour ça qu'il est de bonne humeur. Il a trouvé comment faire quelque chose de cette catastrophe, de toute cette hypocrisie. Cette fausse traduction et cette fausse image qu'il voit dans la taille de la barbe de Mathieu. Il y voit le village ! Bin voyons ! Il ne faudrait pas qu'il dise toute la vérité pour une fois. Il ne faudrait pas que ce soit évident pour tout le monde que c'est mon Brutus, dans son élan, fier et conquérant ! qu'il y a de taillé sur sa joue. Ou encore que cette pose

de lui en pleine action fait penser à notre chère fleur de lys comme le faisait remarquer *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières. J'avais tout prévu, j'avais espoir que je serais reconnue, que nous... nous serions reconnus. Mais comment cela a pu arriver....

Madelise paraît épuisée.

Je me suis engagée et je me retrouve aujourd'hui avec mon chien au poil qui sent la fumée parce qu'il a été brûlé lors de sa mise en plis par une Boch incompétente et un gardien inconscient des enjeux de son rôle pour son village et pour moi. Je me retrouve devant son regard digne de chien et je me dis qu'il sait que l'entreprise est un échec. Qu'il sait que je suis un échec.

Madelise extrêmement abattue, traine ses pieds vers l'avant de la scène en même temps qu'entrent les autres. Ils se saluent, on sent leurs émotions différentes et comment ils ont l'habitude de se côtoyer. En chœur.

LE VILLAGE, LE MAIRE, MADELISE

Si!

Si son succès glisse et fuit sans cesse,

est-ce à son sacrifice

ou à son supplice que l'on assiste ?

Si sans succès

sans plus il ne reste que son silence sans fin et sans salut,

est-ce si triste

ou plutôt si fâchant que ce soient des larmes de rage qui serpentent sur ses joues ?

Si dans ces larmes on entendait

le murmure sans fin et sans sexe de deux générations saccagées ?

Si le saccage et la nature en cage,
 enserrée par les Celsius,
 révélaient si simplement l'armature qui sans complaisance sangle l'humain,
 jour après jour un peu plus,
 sans relâche sans grimace ou sourire,
 sans cesse ?

Si les soucis des uns étaient l'écho de ceux de l'Autre :
 ce qui respire, ce qui sent, ce qui exprime, ce qui soulage, ce qui soutient.

Si le sentier qui mène au progrès
 était le même qui mène au supplice,
 seriez-vous d'accord de nourrir le sacrifice ?

Si la croissance signifiait se supprimer de soi,
 de sa vie, de sa réalité pour servir de nourriture à un monstre fourbe et sinistre
 parce qu'il a oublié son sens propre, son rôle dans ce monde.

Si la violence suinte des hospices
 et le déni des services à l'enfance,
 peut-on encore soutenir être libres ?

Si le service est réservé à la clientèle,
 est-ce à dire que le tissu fabriqué par les liens entre tous
 est désormais déchiré en autant de morceaux
 et vendu sans que l'on ne se soucie de ce qu'il en restera ?

Si la vérité est seulement pour si peu d'entre nous,
 est-ce toujours la vérité ?

Une pause. On reste immobile, on fixe devant le public, comme des statues. Reprise de tous :

Assez !

Assez connu !

Assez entendu et vu !

Assez voulu et su !

Assez attendu !

Noir. On ne voit pas les personnages quitter la scène. Elle se remplit d'une lumière bien blanche, et du son des vagues. Le décor est sommaire : chaises, tribune et une fenêtre projetée sur l'écran côté cour. Faire sentir le monde extérieur par le toucher, l'odeur, le son : faire entrer le vent du large gaspésien dans la salle.

4

La pièce est ultra lumineuse. La lumière gaspésienne. Comme un écho lumineux du large qui discute avec le silence. Mathieu se présente, les mains dans les poches, comme s'il marchait dans cette pièce hors de la vue des spectateurs depuis un moment et qu'il se rendait soudainement visible.

MATHIEU

Vraiment, ça soulage. Mais ça me serre en même temps. J'ai l'impression d'atterrir d'un voyage sur une autre planète. Leur fameuse fleur de lys, ou crabe, ou empreinte du village... ça me chauffe ! C'est comme une légère brûlure maintenant mais tenace et qui ne me laisse pas en paix/tranquille.

Il se passe la main dans la barbe lentement.

Ça me donne envie de me tortiller. Moi qui a envie de me tortiller. Je me dis qu'il y a quelque chose de bizarre depuis trois heures, je le sais, mais là j'ai un choc ! J'aurais jamais prévu que ma pensée me catapulte directement le visage d'Herbert comme consolation. Il y a bien celui d'Elsa qui me sourit quand je ferme les yeux, mais c'est plus normal il me semble. Si gentille Elsa. Comme cette lumière.

Il se lève, se rassoit. Se relève en se flattant le côté de la tête et marche quelques pas avant de s'arrêter.

Me voilà qui gigote comme un enfant. Pas la première fois que je me sens comme un enfant, faut dire. Mais j'avais oublié ces dernières semaines, cette sensation, ce grincement qui rend les minutes saccadées et mon corps comme emprunté, comme emballé dans une armure mécanisée, bien tranquille, prévisible. Et aujourd'hui je suis incapable de le contrôler. Là-bas je ne me suis pas senti emprunté. J'ai senti... Je ne sais pas. Quelque chose... Je ne pense pas qu'Herbert se sente jamais emprunté. Je ne pense pas qu'Herbert se sente en fait. Mais ça ne le rend pas idiot. Ça ne lui fait pas comme à moi : une espèce de vêtement que je sens sur moi et que je n'aime pas. Un matin, un midi ou un soir, Herbert ne se sentait pas et pourtant il était là, et j'étais bien avec lui. Moi qui a été à peu près aussi à l'aise avec les gens d'ici qu'un oiseau dans la gueule d'un crocodile ! Ouais... un oiseau. Mais plutôt comme un albatros. Les grands oiseaux de la mer éloignée. D'immenses volatiles gracieux et forts qui ont réconforté plus d'un marin depuis qu'il y a des marins qui croisent au large des albatros, une fois la tempête passée, les mats cassés, les cales sens dessus dessous et les marins survivants accrochés au bateau, comme à une immense bouée. Mais non, c'est pas ça du tout. C'est comme un albatros qui se pose ou que l'on capture que je me suis senti depuis toujours dans les parages. Celui qui claudique et ne comprend pas le monde terrestre sur lequel on l'oblige à marcher. Celui qui ne comprend pas un mot de toutes ces demandes, ces requêtes, cette agitation. Mais ces bêtes-là, quand

on les laisse repartir, elles se jurent de ne plus jamais se poser ou de se laisser capturer. Faut que je m'en souviene...

Se déplace en boitant, en trainant les pieds comme pour se rendre à une fenêtre qui fait face au public. Juste avant d'arriver il fait comme un appel de saut, comme pour un plongeon, avec énergie mais au moment de se lancer avec force, son mouvement s'éteint. Il a le regard vide et les bras ballant le long du corps.

Brutus faisait souvent ce mouvement en arrivant sur le bord du balcon chez Herbert.

Je le voyais faire le matin en attendant le thé noir qu'Herbert tenait à me faire même si j'aurais très bien pu me le faire moi-même.

Il joue Herbert.

HERBERT

Et voilà mon jeune ami. Bien noir et bien chaud.

Il lève les yeux et voit Brutus qui fait son mouvement matinal habituel. Il sourit.

Est-ce que tu t'es déjà demandé pourquoi Brutus faisait ça ?

MATHIEU

Non... Je ne fais pas beaucoup attention à ces choses-là je crois. On me le reprochait par chez moi d'ailleurs.

HERBERT

On te reprochait de ne pas te poser de questions sur les chiens ?

MATHIEU

Ah ! Je ne sais pas si on me le reprochait aussi, mais ça n'a pas empêché Madelise de m'envoyer chez toi avec son bébé poilu et dédaigneux, n'est-ce pas ! Non, on me

reprochait de ne pas m'intéresser, je pense. Ils disaient tous que ce n'était pas naturel et finissaient par me parler de ma barbe avant de parler d'autre chose qui leur faisait plus plaisir. Moi je pense que c'est ça qui me faisait penser à autre chose.

HERBERT

Qu'ils te parlent de ta barbe ?

MATHIEU

Non, encore une fois. Tu vois, ta réaction me donne envie de rire. Tu es là et tu m'écoutes et tu t'arrêtes sur ce que je me poserais comme question moi-même. Quand tu fais ça j'ai l'impression que tu es comme un miroir et que tu me renvoies à moi. Je comprends tellement la logique de tes questions, mais je suis certain que chez moi on te trouverait tout aussi bizarre que moi.

Mathieu/Herbert reste un moment immobile.

HERBERT/MATHIEU

Hi, hi ! Je sais pas qui est bizarre ?! Celui qui constate qu'il ne trouve pas sa place dans le monde ou ceux qui trouvent qu'ils devraient juger de ce qui est intéressant ou non dans ce monde ! Et si Brutus avait la réponse pour tous ? Et s'il reproduisait le mouvement naturel de tout le monde ? Se lancer, chaque matin vers quelque chose sans savoir où ça mènera ? Et si Brutus était le seul que je connais, avec Herbert sûrement et aussi Elsa bien entendu, à avoir une âme ? Alors il serait le seul de chez moi à en avoir une. C'est vrai, tout le monde l'aime, je pense qu'ils l'aiment parce qu'ils savent qu'il a ce qu'eux n'ont pas. Ils doivent se convaincre que ce n'est pas grave, qu'après tout ce n'est juste qu'un chien. Ils ne se rendent pas compte que c'est

son âme à lui qui réveille la leur juste assez pour qu'ils s'attendrissent. Comme une chance à saisir de réveiller leur âme assoupie ou perdue.

Retour au présent. Mathieu s'assoit et s'accote sur ses mains, les coudes sur les genoux.

MATHIEU

Herbert... Il avait de ces idées... Si c'était naturel, pourquoi on a l'impression qu'on ne le mérite pas ? Qu'on ne peut pas se le permettre ? Est-ce qu'un torchon se poserait ce genre de questions ? Ben oui, un torchon. Je me sens plus d'affinité avec un torchon qu'avec Madelise, les gars du bateau ou encore ceux du pub, ma vie avant, quand j'avais une famille, le maire et son discours, Ah ! Torchon, c'est pas ça qu'on est ? Ouais ! Vous devriez me croire sur parole, j'en ai même rencontré en Allemagne et dans l'avion aussi. Tous des torchons bien utiles. Parce que c'est ça qu'on attend de toi chef, être utile ! Tu peux être endetté, une fille, noir, gai, pauvre, vieux, en couple, on s'en fiche ! Sois utile. Utile pour le rentier, un gars, orange, hétéro, riche, sans âge, comme célibataire. Bel idéal !

Il prend le ton d'une publicité.

Situation idéale que celle du torchon, mesdames et messieurs, facile à déplacer, à utiliser, facile à lessiver, n'a pas besoin de penser ou de sentir quoi que ce soit pour fonctionner, à moins que se sentir vienne de ce qu'il dégage, javelisez alors avec des pubs qui font rêver à autre chose. À court de pub nettoyante ? Utilisez un regard

réprobateur l'accusant d'un manque flagrant de civisme ou d'une autre inconduite sociale.

Il se lève d'un bond et rit, franchement amusé. Il est son propre public.

Torchon mal léché !

En plus, les torchons, ça n'essaie rien par soi-même. Vous voyez que je sais de quoi je parle... Si Madelise n'avait pas décidé que j'accompagnerais Brutus au concours et bien je n'y serais pas allé. Et ne rien essayer, ça aussi c'est utile... pas pour toi ! Pas pour ton âme ! Tu le sais pour qui ! Le rentier, un gars, orange, hétéro, riche, jeune à n'importe quel prix et le plus longtemps possible et bien évidemment : comme célibataire ! Voilà ! Mais voulez-vous me dire pourquoi on lui en donne tellement à lui ? ! Pis d'ailleurs c'est qui ? Vous avez pensé à un dirigeant quelconque, une espèce de Darth Vador de l'utilitaire, pas vrai ? Vous en voyez le visage dans votre tête, parce qu'il ressemble à ces visages qui ponctuent le bulletin télé, ou qui se forment dans votre tête de torchon qui écoute la radio où on présente ces gars-là avec juste assez de flou et de vitesse pour que vous n'ayez pas le choix de les voir comme je vous les ai décrits. Une espèce de mélange de ce que vous connaissez par cœur, c'est-à-dire toi ! Face de pet ! Pis de cet autre là... la fois où t'sais... c'était pas toi c'était lui... pis c'est un con, pis il avait juste à faire attention, voir si ça se peut de se conduire de même en ta présence....

Hoquet.

Indigestion de conneries vous pensez... pis là il se passe quelque chose dans ta fibre de torchon, tu te dis que j'ai quelques taches en commun avec toi ; et le petit comique

se demande où il a bien pu attraper ça ! Ben on l'a pas attrapé, mes p'tits torchons, on a été fabriqué pour porter ces taches-là, ce cynisme-là autant que cette attente qu'on nous livre quelque chose d'autre. Parfois on ne sait même pas si c'est mieux ou pas, ce qui devrait nous être livré, mais on s'en fout parce que c'est utile d'attendre ce quelque chose. C'est utile pour qui ? Ben pas pour toi, parce que ça fait juste te garder bien à ta place, celle qu'on t'a laissée. Celle de rêver à tous tes désirs avec effort et application. Tu sais bien qu'y a que les *losers* qui n'ont pas de désirs à satisfaire. C'est la nouvelle façon d'être quelqu'un et c'est pour ça que moi pis Madelise, pis les gars du pub ou du bateau, pis le maire on ne se comprend pas. Moi je n'en ai pas de désirs à satisfaire. Je vis avec ça du plus loin que je me souviene. Et je ne suis quand même pas satisfait ! J'ai la même maladie mais pas les mêmes symptômes. Pis ça, est-ce que c'est naturel, Herbert ?

Il joue.

HERBERT

Bonne question je te dis. Et si ce chien avait tout compris. Que c'est pas le bonheur de sauter vers quelque chose mais que c'est de le faire, ce mouvement qui rappelle le bonheur, chaque matin... Comme ce thé, à partager avec toi ou un autre ou personne, chaque matin, pour convoquer le bonheur, lui rappeler que j'existe.

Il affiche une expression de dégoût, puis ouvre les yeux très grands.

MATHIEU

Bien sûr, Herbert, que les chiens ont tout compris ! Ils ne sont pas des torchons, eux ! C'est ça qu'il fallait comprendre dans la face dédaigneuse de ce bulldog de compétition. Je pense qu'il ne l'a jamais mise de côté cette face-là de tout le voyage, sinon pour Elsa, lorsqu'elle prenait soin de lui ou que seulement elle était dans la pièce. Alors son visage s'effaçait d'une certaine façon, jamais vu ça, et on ne voyait que ses yeux. Des yeux qui semblaient vouloir parler. Des yeux vraiment doux, paisibles mais fiers, une espèce de mélange entre de la tendresse peut-être et de la dignité. Je ne me rappelle pas des détails de ce temps passé avec Brutus la terreur, mais ces moments m'ont marqué et j'en frissonne encore quand j'y pense. Tellement d'impressions différentes de mon quotidien, tellement de sensations étranges que de pouvoir nommer ce que je perçois dans ces yeux-là, même maintenant, là, tout de suite, devant toi, mon torchon... j'ai le frisson. On connaît ces mots : dignité, paix, fierté et tendresse. On sait qu'ils existent. On est surpris lorsqu'on les croise et déçu, lorsqu'on les a manqués quand ils se sont présentés ou même jaloux, quand c'est quelqu'un d'autre qui les a perçus. C'est fou ça ! Pas besoin de les entendre ces mots-là. Ils sont dans une catégorie à part peut-être. Je sais pas, je ne suis pas prof de littérature ou écrivain moi, je suis juste endetté, un gars, blanc, qui a rien contre le sexe, pas vraiment riche ni pauvre, le cœur vieux dans un corps plutôt jeune et seul même au milieu de la foule, même avec toi. Peut-être un peu comme ces mots-là, pris au cœur de la grandeur du dictionnaire, mais à part, parce que tu n'as pas besoin de les dire et ils résonnent en toi de telle façon que tu as l'impression que ça te passe

dans le corps. Comme le mouvement de l'onde sur la surface de l'eau, qui trace son chemin infini en commençant devant tes yeux jusqu'à ce que tu ne la vois plus, tout en étant convaincu qu'elle continue son chemin, tranquille, occupée de son seul mouvement, sans revendications ni jugements. Et tu sais tout cela en la voyant et tu n'en pas conscience et ça ne te dérange pas et tu trouves ça juste. Et tu t'en étonnes.

Il est debout et suit du regard, très lentement, comme en y réfléchissant, cette idée, comme cette onde qu'il vient d'évoquer. Il se déplace un peu au hasard, lentement toujours, puis avec des pas rapides qui imitent la routine matinale de Brutus, feint de s'élancer et s'assoit en Indien bruyamment, au bord de la scène, près du public. La scène s'assombrit, on distingue encore Mathieu au-devant de la scène. On entend Brutus aboyer. Mathieu est interpellé vivement et il réagit.

Noir.

CONCLUSION

Puisqu'il faut conclure, il convient de revenir sur les éléments liés à la définition de l'hypermodernité retenus pour ce travail de recherche, d'analyse et de création : le consumérisme, la manipulation de soi et la médiatisation. Selon nous, ces aspects façonnent notre époque et notre quotidien et influent sur les traits de l'humain hypermoderne, celui qui y évolue aujourd'hui, réellement et virtuellement. C'est pourquoi nous nous sommes appuyée sur des concepts, théories et vulgarisations de penseurs représentant des disciplines diverses, que nous trouvions complémentaires et pertinentes pour soutenir notre démarche. Le travail de ces auteurs nous aura aidé à aborder la notion d'identité qui semble si malmenée à cette époque hypermoderne.

Il s'agissait d'explorer autant les injonctions d'une société consumériste qui traite continuellement dans l'urgence que la confusion intérieure profonde créée par l'exercice de l'expression de soi. Cette expression de soi doit en outre composer avec des limites du privé et du public, beaucoup plus fluides aujourd'hui, qui parfois se confondent jusqu'à laisser l'individu égaré au milieu de valeurs qui ne lui parlent plus vraiment de lui-même ou des autres, le poussant à la manipulation de soi, autant pour

se protéger que pour tenter d'exister. Nous avons compris que la notion d'objet, associée au consumérisme, lui-même principe moteur d'une conception marchande de la liberté, a envahi même la sphère intime de l'individu, jusqu'à lui donner la trop forte et douloureuse impression qu'il revêt lui-même les attributs des objets qui peuplent son quotidien. Qu'il s'agisse de date de péremption, de fonction unique ou des notions d'utilité ou de rentabilité, ces attributs de l'objet sont désormais des menaces à l'individu. Nous avons donc pris conscience que la notion d'identité est au cœur des préoccupations des civilisations depuis longtemps, mais qu'elle existe à l'époque hypermoderne dans une certaine violence, puisqu'elle est bousculée, tiraillée, manipulée, démembrée ou tordue par des changements profonds et rapides qui sont liés au consumérisme et à la contrainte qu'il impose à l'exercice de la liberté.

De même, l'identité est aussi importante dans l'expérience du théâtre comme art mais aussi comme expression d'une part individuelle de cette identité qui rejoint depuis toujours celle de l'autre. Pour cette dimension du travail, notre recherche et notre analyse se sont appuyées et enrichies de l'analyse de deux pièces de théâtre mettant le monologue au cœur du processus dramatique. Nous avons retenu quelques concepts ou procédés qui nous ont paru plus importants comme le cadre de la pièce paysage et la dramaturgie de la subjectivité, le principe narratif du monologue intérieur, la répétition, bref la mise en jeu d'une langue approximative et floue, pleine des mots du quotidien qui laissent volontiers la précision ou une réflexion approfondie de côté de la part des personnages. C'est une parole hésitante, qui laisse

entendre une souffrance et fait expérimenter le poids de l'ignorance autant pour le personnage que pour le spectateur. C'est cette rencontre entre la théorie à caractère social et la théorie dramaturgique qui nous a paru capable de donner vie, dans le cadre d'une pièce en un acte, à cet individu hypermoderne aux prises avec l'insatisfaction profonde et le sentiment de déshumanisation qui l'incitent à manipuler des parties (physiques, psychiques, émotionnelles) de lui-même pour correspondre à diverses attentes ou contraintes qui ont pour effet d'entraîner chez lui la déception constante, soulignée par Lipovetsky, ou encore un rapport aux médias qui le pousse à la performance de soi, observée par des milliers de regards. Passons maintenant en revue de quelle manière chacun des aspects de l'individu hypermoderne retenus ont été explorés dans cette création et leur apport à notre intention d'élaborer une dramaturgie de l'individu hypermoderne inspirée des pièces de Jelinek et de Minyana.

Consommérisme

Tout d'abord, nous nous sommes efforcée de provoquer la rencontre, ou du moins faire percevoir le choc entre l'ancien et le nouveau paysage social, en suivant la piste de l'hypermodernité qui vient, chronologiquement, après la modernité. Le personnage du village, sur le principe du chœur grec, remplit cette fonction. Pour ce personnage, nous nous sommes également inspirée de ceux de la pièce de Minyana.

En effet, les femmes de la pièce utilisent aussi une parole polyphonique autour du thème du quotidien. Cela nous a amené, tout comme lui, à opter pour la forme du monologue. C'est celui d'un discours collectif qui respecte en partie la théorie grecque antique sur le sujet, mais nous nous en sommes écartés en changeant son rôle dans la pièce. Dans la dramaturgie grecque antique, le chœur éprouve de l'empathie ou de la sympathie pour le héros aux prises avec un destin cruel, violent ou tragique. Nous nous en sommes éloignée en ce sens que le village, dans la pièce, a un ton accusateur et méfiant envers le personnage principal : Mathieu. Il n'est pas sympathique au personnage. Nous nous sommes aussi éloignée de son usage traditionnel, puisque le chœur prend la parole dans l'excès plutôt que dans la compassion qui a pour but de retenir les passions et donner l'exemple de comportement que l'on attend des spectateurs ou de commenter ou contextualiser la situation pour aider le spectateur à comprendre. Le village a la taverne comme pôle d'attraction, espace prévu pour consommer jusqu'à l'excès, autant en dépensant de l'argent, qu'en ingurgitant délibérément un poison pour la santé : l'alcool. En ce qui concerne les procédés d'écriture retenus, il y a une tonalité plus poétique, qui rappelle le ton de l'injonction (celui de l'héritage religieux antique ou catholique ou politicien) dans une mesure quasi divine mais universelle, comme scandant une vérité plus grande que celle de l'animal humain. Pour n'être pas soulignée à la craie, la référence à la consommation n'en est pas moins présente ici, puisqu'on peut y percevoir un clin d'œil pertinent au discours publicitaire qui utilise aussi à profusion les mécanismes capables d'influencer la pensée, comme la répétition, les jeux de mots, la succession d'allitérations ou

d'assonances, au gré d'une parole qui marque et accroche, plutôt qu'au rythme d'une parole qui cherche le contact avec l'autre dans sa différence ou à transmettre la vérité. La publicité et son discours véhiculent plus que tout la part consommatrice de notre société.

Manipulation de soi

Les personnages de cette pièce se comportent un peu comme des animaux, puisqu'ils sont entièrement absorbés par les limites de leurs pensées et corps propres. À plusieurs, ils expriment des variations sur les thèmes explorés de l'insatisfaction et de la déshumanisation. Les monologues respectifs de ces êtres excessivement loquaces se superposent ainsi comme pour révéler une pensée en continu. La thématique de la liberté y est sous-jacente, puisque la superposition des discours ne semble pas laisser de place à l'exercice de la liberté. Les personnages sont pourtant bien conscients de la distance qui les sépare de l'animal « réel » de la pièce : Brutus. Le monologue renvoie à l'expérience individuelle, intime, de la réalité mais aussi aux limites de conscience que cela implique en l'absence d'un véritable dialogue avec l'autre qui permet d'exister mais aussi de se révéler au-delà de ses limites, frontières inconscientes qu'on peine à dépasser soi-même. À l'instar du village, les personnages du maire et de Madelise ont été conçus comme des incarnations possibles de l'insatisfaction, mais à des degrés différents. Si le village est insatisfait et conscient de

l'être jusqu'à tenter de l'expliquer, le maire et Madelise n'ont pas la même lucidité. Le maire est un personnage ambitieux. Il est la possible incarnation de la face positive de l'individu narcissique de l'époque hypermoderne, tel que vulgarisée par Aubert. Ce narcissisme se révèle dans son comportement. En effet, il vogue, d'un objectif à l'autre et tente d'influencer son monde, à son avantage principalement, trouvant dans le prestige reconnu par ses actions à caractère social et politique, l'impression d'une satisfaction, d'un contentement de soi. Sa conscience de l'autre sert presque uniquement ses ambitions. Ces dernières définissent complètement sa réalité, qu'il ne pense pas particulièrement à ajuster à celle des autres. Il se permet plutôt allègrement le contraire en déguisant cette réussite à tout prix en une sorte de clairvoyance, comme si lui seul voyait « clair » dans les enjeux de la réalité, au-delà de la capacité du commun des mortels, que sont ses concitoyens. On peut y percevoir un travestissement de la vérité soutenu par sa parole. En effet, il se répète peu, utilise un vocabulaire courant et laisse à la réalité virtuelle un espace au quotidien, autant pour s'informer que pour l'aider dans sa stratégie pour atteindre ses buts, c'est-à-dire pour ne voir dans la réalité que ce qui l'intéresse en laissant volontairement de côté l'autre. Madelise est déçue, triste et un peu amère. Elle constate que sa dernière tentative d'influencer positivement sa communauté vers plus de conscience en son propre pouvoir échoue, elle aussi, comme les précédentes. Elle incarne l'individu d'aujourd'hui assujetti à l'emprise de la « déception » de Lipovetsky ou encore le visage négatif de la société de consommation d'Aubert. Elle a tenté la conformité, la rébellion, l'entêtement, l'investissement économique. Elle s'est travestie,

transformée tant de fois pour atteindre ce qu'elle cherche comme place dans sa société, comme reconnaissance, qu'elle incarne le vide et son visage sombre : celui de toutes les intentions déçues, inachevées, empêchées. Elle prend même conscience de la présence de ce dernier dans sa généalogie et s'approprie le passé de ses aïeux pour elle-même, sans mettre de limites à son égo, pour mieux donner du sens à ce sentiment d'injustice qui accompagne l'expérience de cette déception profonde. Brutus est sa contrepartie, dans la mesure où il incarne la noblesse et la dignité sans rien faire. D'ailleurs sa présence est sans cesse évoquée, mais il ne participe pas à l'action en tant que personnage sur scène et cela, pour marquer sa distance avec les autres personnages mais aussi pour souligner le rôle ou le pouvoir de son silence sur le bruit continu des monologues de la pièce. Mathieu est le personnage qui prend la parole pour clore la pièce. Il est plus jeune et fait réaliser au lecteur-spectateur les différents cadres sociaux que la pièce paysage laisse volontairement de côté : lieu précis, âge précis, métier précis, souvenirs précis, intentions claires, etc. C'est le personnage qui refuse, tout simplement, mais davantage par son attitude que par un discours organisé ou politisé. Son langage est mixte comme celui de Madelise mais il comporte aussi un ton plus poétique qui diffère de celui du chœur par ses accents plus esthétiques, de façon à l'associer autrement au thème de la liberté. Bref, la manipulation de soi a servi à élaborer des personnages distincts mais principalement liés par l'insatisfaction. Les thèmes du langage insuffisant, de la médiocrité, de la peur, de la déception, de l'émancipation sont aussi abordés.

Médiatisation

Cet aspect hypermoderne a été directement souligné dans la pièce par le rôle des médias dans la recherche et la collecte d'informations des différents personnages. Le rôle des médias dans ce drame consiste par exemple à véhiculer des formules de succès toutes faites, des idées générales conçues autour d'intentions spécifiques, de la peur ou d'informations réelles mais déformées par l'interprétation ou la traduction. Les personnages ne prennent pas de recul en regard de l'information qu'ils trouvent dans leur quotidien. C'est pour cette raison qu'elle se retrouve dans tous les monologues et se présente sous cette forme. Certains des personnages subissent le poids de la médiatisation plus que d'autres et inscrivent ainsi le sujet hypermoderne au sein d'une charge d'attention, de temps et de connaissances impossibles à traiter en totalité et adéquatement. Ce fut notre tentative pour donner vie au concept d'« extimité » de Serge Tisseron en présentant des personnages qui reprennent à leur compte des discours lus ou entendus et les assimilent à ce qu'ils pensent eux-mêmes. Nous avons pourtant pris nos distances avec une partie du concept qui implique de livrer son intimité au public par le biais des médias. L'aspect de la médiatisation a notamment permis d'explorer l'impact de quelques procédés comme la répétition. Concernant le thème de l'objet retenu dans l'analyse, il convient de remarquer que le mot « chose » se retrouve intentionnellement répété à foison dans la pièce. Il nous semble qu'ainsi il a été possible d'explorer une forme de limite du langage. Celle où

l'on nomme mais sans que cela enrichisse directement la compréhension du lecteur-spectateur ou le texte lui-même. On peut y voir une façon de mettre en scène le discours qui sert une parole intime et spontanée mais approximative et subissant des contraintes.

Si nous sommes consciente que des dimensions théoriques n'ont pas été directement sollicitées dans la pièce, cela vient de la difficulté que nous avons eue à saisir l'entièreté de l'impact et de la signification de l'hypermodernité sur l'individu contemporain. En effet, fascinée par le travail de Jelinek et de Minyana dans leurs pièces respectives, nous avons tenté notre propre version de ce rapport à l'objet en élaborant un autre rapport à la langue que ces deux auteurs dramatiques. Nous croyons toutefois que l'on peut au moins percevoir chez les personnages cette impression qu'ils portent parfois les attributs des objets. Le village représenterait, si on veut bien se permettre la réflexion, cet objet pérenne mais continuellement changeant, comme autant de tentatives de réinventer la roue. Le maire, lui, incarnerait la notion d'utilité dans toute sa légitimité : un humain objet, formaté pour atteindre un but professionnel. Madelise représenterait pour sa part, l'objet théorique, qui ne trouve ou ne perçoit pas sa place dans la réalité. Mathieu serait à la limite de l'objet concret et de l'objectif, qui tend vers un état nouveau. Tous les quatre, ils portent cette impression de déshumanisation, car ils se présentent désormais comme des hybrides, des sortes de monstres si on veut bien avoir en tête Frankenstein. Ni tout à fait humain désormais, ni tout à fait autre non plus. Enfin,

Brutus est l'objet qui est traité comme tel sans l'être. Il est envers et contre tout une manifestation de la vie elle-même qui se maintient à distance de la raison et du bon goût. L'animal semble immunisé contre les transformations malsaines qui guettent les êtres humains qui ont du mal à trouver leur nature profonde et semblent désormais menacés par ces principes fondateurs d'une liberté qui appartient au passé. À croire que les principes de la raison et du bon goût se présentent désormais plus que tout comme les moteurs de l'insatisfaction et d'une impression de déshumanisation.

Il nous est apparu intéressant de présenter un bref moment dans la vie de ces personnages, en retrait de raisons, de liens familiaux, de valeurs humanistes ou politiques et d'intention scientifique ou de discours explicatif. Il nous semble que cette façon de créer la pièce nous a permis d'expérimenter un peu de la réalité hypermoderne de l'individu, fortement colorée de narcissisme. Ce faisant, la frontière entre narcissisme et liberté individuelle nous est apparue dans toute son inconsistance, ce qui nous donne l'impression que cette pièce aborde réellement un malaise profond de notre époque qu'il semble important et intéressant de chercher à questionner dans ces temps où il nous semble que de nouvelles façons de vivre sont nécessaires pour faire face à ce monde réel qui fait l'objet d'autant de menaces que le monde intérieur de l'individu. C'est cette transformation qui nous a mené à l'image de Frankenstein évoquée plus haut à laquelle on pourrait accoler celle du Brutus antique que l'histoire populaire a retenue. Tous deux humains déformés, contre-

nature dans leur différence d'avec leur société, l'un physiquement et l'autre moralement. Le premier peut se comprendre comme un objet vivant, qui ne se comporte pas comme on s'y attend et ne parle pas le langage de ses semblables ; le deuxième comme l'objet de la déception et de la réprobation populaire parce qu'il aura supprimé Jules César désormais corrompu.

* * *

L'écriture de ce mémoire aura été à la fois l'aboutissement d'un processus de création et d'un premier pas vers une démarche intellectuelle et professionnelle d'un nouvel ordre. Réfléchir à l'individu d'aujourd'hui a poussé notre réflexion vers des enjeux de société actuels sans que nous ne les ayons directement convoqués. Ces enjeux nous parlent maintenant à un autre niveau (beaucoup plus intime, personnel et individuel) et insèrent, dans cette démarche de réflexion universitaire influencée par ses objectifs académiques mais aussi scientifiques, la prise de conscience qu'au cœur de ces préoccupations s'inscrit la personne. C'est d'ailleurs cette double perspective de la recherche et de la création qui nous a fait prendre conscience qu'une figure humaine déformée constitue une image forte pour interroger ou donner la parole à cet individu hypermoderne. C'est ainsi que s'est imposée la figure du monstre à la fois dans la réflexion et dans l'écriture. Cette représentation du monstre ouvre pour nous la porte à l'exploration du champ annoncé dans la partie théorique du présent mémoire, mais comme une découverte imprévue qui s'est greffée sur le tard à la création comme à la réflexion théorique. Pourtant, la

monstruosité nous semble jeter un éclairage pertinent pour comprendre les défis profonds que doit relever l'individu hypermoderne. Cette dimension touche le rapport entretenu consciemment ou non avec l'autre, la limite qui sépare historiquement l'individu et l'autre et qui aurait changé ou qui serait bousculée par notre époque qui redéfinirait les défis et valeurs de cet individu. C'est grâce à cette intuition qu'il nous semble désormais possible d'envisager de nouvelles questions. Est-ce que cette grande liberté que nos contemporains se permettent dans la mise à distance de l'autre et qui mène par extension à la mise à mal du lien unissant les humains dans leur besoin de socialisation et de collectivité ne les confronterait pas davantage avec la figure du monstre ? Ne serions-nous pas rendus à nous identifier davantage aux caractéristiques historiques de la figure du monstre comme autant de pistes pour témoigner d'un éloignement de notre nature humaine provoqué entre autres par la surabondance de biens ou de sollicitations intellectuelles, émotives et mentales ? Le rôle accru de la technologie en matière de culture accentue-t-il cet éloignement et participe-t-il désormais d'une méconnaissance de la nature humaine et de ses valeurs fondamentales en creusant les limites entre individu et société qui ont toujours servi à défendre la liberté, la justice et la paix comme des valeurs de progrès ? Toujours est-il qu'il s'agit d'une découverte commune de cette réflexion et de ce projet d'écriture que de reconnaître dans le thème du monstre une piste dramaturgique intéressante pour continuer d'interroger l'impact de la culture hypermoderne sur l'individu. Cela confirme, du moins pour nous, la pertinence du médium artistique et social qu'est le théâtre pour investiguer de telles questions. En

effet, utiliser la démarche artistique représente en quelque sorte un instrument des plus utile pour questionner l'individu d'aujourd'hui et pour réfléchir sur la réalité « fluide » de notre époque, parfois si ballotée sous le coup de modes ou ensevelie sous l'accumulation des objets en tous genres, qu'elle donne l'impression d'avoir égaré ses amarres.

BIBLIOGRAPHIE

THÉORIE

- AUBERT, Nicole (dir.), *L'individu hypermoderne*, Toulouse, Édition Éres, 2004, 319 p.
- AUBERT, Nicole, « L'individu hypermoderne et ses pathologies », *L'information psychiatrique*, vol. 82, 2006-7, p. 605 à 610.
- AUBERT, Nicole, Vincent de Gaulejac, *Le coût de l'excellence*, Paris, Seuil, 1991, 342 p.
- AUTANT-MATHIEU, Christine, (dir.), *Écrire pour le théâtre. Les enjeux de l'écriture dramatique*, Éditions du CNRS, Paris, 1995, 199 p.
- BALANDIER, Georges, *Le dédale. Pour en finir avec le XX^e siècle*, Paris, Fayard, 1994, 240 p.
- BAUMAN, Zigmunt, *Liquid Modernity*, Cambridge, Polity Press, 2000, 240 p.
- BENSAYAG, Miguel, *Le mythe de l'individu*, Paris, La Découverte, 2004, 176 p.
- BOND, Edward, *La réalité a perdu sa voix*, Avignon, Éditions universitaires d'Avignon, coll. « Entre-Vues », 2006, 36 p.
- CERCLET, Denis, « La parole comme geste ou l'expression du vivant », *Études théâtrales : Corps parlant, corps vivant. Réponses littéraires et théâtrales aux mutations contemporaines du corps*, n° 66, 2017, p. 46-52.
- CHARLES, Sébastien et Gilles Lipovetsky, *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset, coll. « Le livre de poche », 2004, 125 p.
- CHARVET, Pascal et al., *Pour pratiquer les textes de théâtre. Lexique théâtral*, Bruxelles, A. De Boeck, 1979, 131 p.
- COUPRIE, Alain, *Le théâtre*, 2^e éd., Colin, Paris, 2009, 127 p.
- DANAN, Joseph, *Le théâtre de la pensée*, Rouen, Médiannes, 1995, 394 p.
- FOURMENTRAUX, Jean-Paul (dir.), *Identités numériques. Expressions et traçabilité*, Paris, Éditions du CNRS, 2015, 238 p.
- GAULEJAC de, Vincent, « L'injonction d'être sujet dans la société hypermoderne : la psychanalyse et l'idéologie de la réalisation de soi-même », *Revue française de psychanalyse*, 2011, n° 4, p. 995-1006.
- KAUFMANN, Jean-Claude, *Ego. Pour une sociologie de l'individu. Une autre vision de l'homme et de la construction du sujet*, Paris, Nathan, 2001, 288 p.

- LAMIZET, Bernard, *La médiation culturelle*, Paris, L'Harmattan, 1999, 447 p.
- LEHMANN, Hans-Thies, *Le théâtre postdramatique*, Paris, L'Arche, 2002, 307 p.
- LIPOVETSKY, Gilles, *La société de déception*, Paris, Textuel, 2006, 110 p.
- OUELLET, Pierre, *Poétique du regard. Littérature, perception, identité*, Québec, Septentrion, 2000, 408 p.
- RYNGAERT, Jean-Pierre, *Écritures dramatiques contemporaines*, Paris, Armand Colin, 2011, 220 p.
- SARRAZAC, Jean-Pierre, *Théâtres intimes*, Arles, Acte Sud, 1989, 176 p.
- SINGLY de, François, « Individualisme et lien social », *Lien personnels, liens collectifs*, n° 39, printemps 1998, p. 33-44.
- VINAVER, Michel, (dir.), *Écritures dramatiques. Essais d'analyse de textes de théâtre*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2000, 922 p.

CORPUS

- ASIMOV, Isaac, *Le cycle des robots, Les Robots*. (1950), tome 1, Paris, J'ai lu, 2012, 288 p.
- BERTHIAUME, Sarah, *Nyotaimori*, manuscrit prêté par l'auteure, septembre 2017, 65 f.
- CAPEK, Karel, *Rossum's Universal Robots* (1920), Minos/ La Différence, 2019, 220 p.
- GOLDONI, Carlo, *Pinocchio* (1881), Montréal, Hurtubise, 2013, 48 p.
- JELINEK, Elfriede, *Drames de princesses. La Jeune Fille et la Mort*, Paris, L'Arche, 2006, 138 p.
- MÉRIMÉE, Prosper, *Colomba. La Vénus d'Ille. Les armes du purgatoire*, Paris, Garnier, 1962, 306 p.
- MINYANA, Philippe, *Chambres. Inventaires. André*, Paris, Éditions Théâtrales, 2012, 69 p.
- PIRANDELLO, Luigi, *Chacun sa vérité*, Paris, Livre de poche, 1969, 160 p.
- SHELLEY, Mary Wollstonecraft, *Frankenstein ou le Prométhée moderne* (1818), Montréal, Beauchemin, 2009, 310 p.